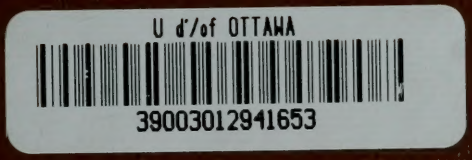
U d'/of OTTAWA
39003012941653

260-A-A1-121
19

MIKI

Droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.

LUCILLE RIVIÈRE

MIKI

ROMAN

Université d'Ottawa
BIBLIOTHÈQUES
LIBRARIES
University of Ottawa

EDITIONS LOPAS

Les Noms et caractères de ce roman sont fictifs.

L'A.

PS
8535
.I95
M54
1900z

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

— Ce n'est pas la peine de tant vous préoccuper, vous les retrouverez bien après les vacances vos chers disciples, Maître Morence.

C'est ainsi que le docteur Lecomte interpelle son confrère à la sortie de la Faculté. Ce dernier a un véritable culte pour tout ce qui touche « Notre Université » comme il se plaît à dire.

Une neige légère tourbillonne, gracieuse, pour ensuite s'évanouir aux pieds des passants. Le panorama est d'une splendeur unique.

— Nous aurons encore un Noël tout blanc cette année, les météorologistes

prévoient des chutes de neige abondantes. Voulez-vous monter dans ma voiture, je vous conduirai chez vous ?

— Vous êtes bien aimable, docteur. L'hiver venu, la voiture n'offre plus les mêmes avantages qu'à la belle saison, et j'ai crû bon opter pour le remisage.

— Seriez-vous, à votre âge, esclave d'habitudes ? demande le docteur Lecomte sur un ton badin.

— Peut-être, répond Maître Morence. Le célibat, voyez-vous, nous conduit souvent à ces petites inclinations.

— Sans doute vous quitterez la ville durant la quinzaine ?

— En effet, je compte bien m'échapper du tintamarre de la Métropole, et obliquer vers Mont D'Or pour y pratiquer un peu de sport. On me dit que c'est un centre de villégiature fashionable très recherché, vous en savez quelque chose ?

— J'approuve votre choix, ma famille

et moi y avons passé d'agréables week-end l'an dernier.

— Si vous voulez bien arrêter, je descendrai ici.

— Ici, à mi-chemin ? Comme il vous plaira, reprit le docteur Lecomte en ralentissant sa luxueuse voiture en bordure du trottoir.

— Bonnes vacances et au revoir.

— Merci, vous présenterez mes hommages à Mme Lecomte. Au plaisir, cher ami.

Avant de prendre l'avenue transversale qui le conduit chez lui, s'assurant d'un coup d'œil circulaire qu'on ne l'observe pas, Maître Morence se retourne à son aise cette fois pour admirer dans tout son ensemble ce monument qui se dresse magnifique dans son isolement. Bientôt pris par sa passion pour « cette chère Université », notre érudit la peuple de tout un monde mythologique : de son sommet, elle réchauffe et rayonne tout

comme le flambeau de Vulcain ; ces arbres qui l'encerclent ne ressemblent-ils pas aux forêts de Diane ?...

Soudain, comme poussés par le dieu des vents, les disciples de Mercure, d'Esculape et de Minerve, dans une avalanche, l'assaillent de tous côtés. Un instant il regarde passer cette bande joyeuse resplendissante de jeunesse et d'espoir. Maître Morence sourit vers l'objet de ses « rêves » et dit : « Voilà ton âme qui s'anime maintenant. » Lentement, accompagné de la neige qui tombe toujours, Maître Morence rentre chez-lui.

* * *

— Mont D'Or ! Mont D'Or ! Tout le monde descend, crie le contrôleur, guindé dans son uniforme ; digne et empressé il facilite la descente aux voyageurs.

Sur le quai de la gare, Philippe Morence, la tête haute, hume l'air de la montagne : « N'est-ce pas une température idéale pour les sportifs ?... Tout

sourit à mes projets de vacances. » Il se dirige vers l'Auberge. L'Angelus sonne. Un instant Philippe contemple cette petite église en pierres des champs ; qui entre ses murs renferment quelques pages glorieuses de notre histoire vieille déjà, de deux cents ans. Il regarde ce coquet village prenant naissance près du lac, pour s'étendre vers les montagnes. Philippe Morence croise les villageois qui réintègrent leur foyer où un bon repas chaud les attend. Sa vue s'arrête sur « Hôtel Mont D'Or ». « Me voilà rendu, imitons ces braves gens et entrons dîner. »

* * *

L'après-midi semble bien s'annoncer pour M. Morence. Les citadins n'ont pas, comme les paysans, l'habitude de prévoir la température ; Philippe s'empresse de chausser ses skis, traverse le village, il gravit le flanc du coteau, et malhabile se fraye une voie à travers les pins et les

bouleaux. Cet endroit légèrement accidenté favorise les goûts de notre skieur. La marche et les pentes douces facilitent ses évolutions.

Bien qu'il eût quelques aptitudes pour ces exercices en plein air ; notre professeur de sciences les exécute toujours en amateur, ne pouvant s'y adonner à son gré, car ses cours le ramènent toujours à ce qu'on appelle le côté sérieux de la vie.

A cette époque de l'année le jour baisse tôt, particulièrement quand l'aquilon soulève des poudreries. Notre héros oublie l'heure. Il jouit pleinement de sa randonnée, laissant le froid lui pincer le visage, respirant l'air frais à pleins poumons, tout heureux d'assouplir son corps et de se sentir encore en pleine jeunesse.

Il parvient assez bien à s'illusionner et même à se féliciter s'il réussit convenablement quelques prouesses. Oh ! ces gens du sexe fort, stimulés ou encouragés, de quelle hardiesse ne sont-ils pas capables !

Philippe Morence ne l'aurait pas avoué à d'autres, mais discrètement à lui-même... Il se compare aux jeunes champions à la mode. «Qui sait! avec le même entraînement durant mon jeune âge, sans toutefois me classer premier, j'aurais peut-être vu mon nom en vedette dans les pages sportives pendant une ou deux saisons, disons trois... » ajoute-t-il avec complaisance.

Trève d'illusion, voici que Philippe fait une chute. Quand, revenu de son étourdissement, il ouvre les yeux et essaie de se relever, notre skieur ressent une douleur au dos et, son pied droit au même moment lui arrache un cri.

— Que m'arrive-t-il ?

Oubliant son mal et la chronique sportive, il réalise sa situation critique.

— Dans quelle impasse suis-je donc tombé ? se plaint-il.

Péniblement Philippe se traîne jusqu'au sentier, où il sera plus facile de le

trouver si la Providence lui envoie une âme charitable. Le vent qui souffle de plus en plus en rafale rend l'atmosphère glaciale. Cinq heures seulement et déjà la nuit est sombre. Il frissonne.

— Après tous ces ébats, voilà que j'ai froid, pense-t-il. Je crois que j'en serai quitte pour une pneumonie.

Aucune étoile ne luit, ne serait-ce que pour donner une lueur d'espoir à notre infortuné. Il ne veut pas fermer les yeux de peur de ne plus les ouvrir. L'idée de l'abandon, du froid, de la mort le fait trembler de crainte. Tout ce qui lui est cher va-t-il lui échapper ?

* * *

— Gallant, qu'as-tu trouvé encore, cesse d'aboyer, dit la jeune fille à son chien nerveux et haletant.

Miki, paqueton au dos, raquettes aux pieds, légère comme une gazelle, marchait sur la neige fraîchement tombée.

— Gallant, reprit-elle avec impatience,

ce n'est plus le temps de chasser, grand-père s'inquiètera de notre retard, puis plus doucement ajouta, viens mon beau chien.

La bête, ordinairement docile à la voix de sa jeune maîtresse, aboyait de plus en plus en battant la queue pour mieux attirer l'attention. La persistance de son fidèle compagnon alarme la jeune fille. Si elle n'avait connu les lieux depuis sa plus tendre enfance, elle aurait pu craindre la rencontre de quelque animal féroce. A travers le vent, elle crut percevoir un gémissement. Miki prêta l'oreille plus attentivement, c'était bien une plainte. La jeune fille suivit son chien et, à quelques pas de là, elle vit une forme se détachant sur la neige. Craintive elle s'approche suivant toujours Gallant, fier de la devancer dans son intéressante découverte. A la vue de la jeune fille, Philippe s'agite et crie : « Holà ! par ici,

n'ayez pas peur, j'ai besoin d'aide, je suis blessé. »

A distance elle lui demande :

— Que vous est-il arrivé ?

Et brièvement Philippe relate sa mésaventure. Rassurée devant l'évidence des faits et prise de compassion pour le malheureux, Miki s'approche en lui disant :

— Pouvez-vous faire un effort et vous relever je vais vous aider ?

Tout en parlant, elle essaye de remettre l'homme sur pied, mais même en s'appuyant sur la jeune fille il ne parvient pas à avancer. Miki est déconcertée devant une telle situation car il fait déjà nuit. Il faut trouver un moyen facile d'en sortir au plus tôt. Apercevant les skis, la jeune fille a l'idée d'en faire une sorte de traîneau d'occasion. Plaçant donc les skis côte à côte, elle les relie avec les courroies en y posant ses raquettes comme fond. Elle glisse cette étrange civière près du blessé, et l'allonge délicatement.

Avec les bâtons du skieur qu'elle fixe bout à bout, courageusement l'ingénieuse jeune fille se met en route, tirant son lourd fardeau. A tout moment le véhicule improvisé risque de céder sous le poids.

Au bout d'une heure de marche nos voyageurs se trouvent en face d'une pente abrupte. Harassée, Miki est sur le point de se décourager ; que faire ? Elle ne peut lancer le traîneau sans guide. A l'instant même, le blessé ouvre les yeux et aperçoit la descente et effrayé il s'écrie :

— Eh ! là, vous allez me tuer !

— Écoutez, reprend Miki avec humeur, d'une voix qui ne demande pas de réplique, le choix est plutôt limité, faites-moi confiance au moins. Je n'ai pas l'intention de vous blesser davantage. Préférez-vous demeurer dans ce bois à moitié gelé comme vous l'êtes ? Pour ma part, je ne tiens pas à passer la nuit à la belle étoile à faire le guet ; et puis on doit s'inquiéter de mon retard à la maison.

Maintenant voyons, comme cela, êtes-vous bien ? Ne bougez plus, nous partons. Excusez-moi, ajoute-t-elle gamine, il n'y a qu'une place. Devant une telle initiative Philippe Morence reste bouche bée. Miki couchée sur le dos du professeur peut ainsi diriger le traîneau.

On n'entendit plus que les gémissements sourds du blessé et le sifflement du vent mêlés aux aboiements de Gallant. Au pied de la pente, Miki constate avec satisfaction que le traîneau tient toujours. Encouragée par un tel succès la jeune fille reprend sa route.

Le grand-père inquiet guettait le retour de la jeune fille ; en l'apercevant à travers les carreaux de la fenêtre il sortit sur le perron.

— Qu'est-ce que tu ramènes-là ? dit-il.

— De quoi nous désennuyer, viens m'aider je suis épuisée.

A pas mal équilibrés, le vieillard vint prêter main forte à sa petite-fille. Ce

n'était pas aisé, notre skieur était douillet et craintif.

Miki racontait l'aventure tout en préparant une tisane tandis que son grand-père agenouillé, trempait les pieds du blessé dans une cuvette d'eau glacée. Malgré les gémissements les plus attendrissants le vieillard masse toujours la cheville feignant la sourde oreille.

Après les soins dévoués de l'un et de l'autre on l'installa confortablement pour la nuit. L'étranger soulagé eut son premier sourire... mais aussitôt sombre dans un profond sommeil.

Miki, rieuse, dit à son grand-père assis près de la cheminée :

— Ce n'est pas le seul gibier de ma capture, et, courant près de la porte, elle en revenait son sac de chasse à la main. Elle se laisse tomber sur ses talons et s'empresse de délier les courroies pour en sortir triomphalement deux beaux lièvres qu'elle fait admirer au vieillard.

— Vois, grand-père, quel bon civet nous allons faire !

Le vieillard, fier de sa petite-fille, examine les lièvres alors que sa pensée se reporte au temps déjà lointain de sa jeunesse.

CHAPITRE DEUXIÈME

Miki arrive chez le docteur Nobert. Enlevant ses raquettes, elle gravit les trois marches du perron et sonne.

Le médecin, qui a l'habitude de se lever tôt, prend son petit déjeuner en compagnie de son épouse.

Au bruit du timbre il dit à sa femme en se dirigeant vers la porte : « A ce que je vois, nous aurons une journée active ».

Tirant le verrou, le médecin reconnaît Miki.

— Toi, à cette heure, par une pareille température ?... Ton grand-père serait-il malade ?

Tout en parlant il fait entrer la jeune fille.

— Grand-père va bien, Dieu merci, il s'agit d'un étranger que j'ai trouvé près du petit bois, vous savez, avant d'arriver à la savane ; et se laissant tomber dans le fauteuil qu'on lui offre, presque enfouie dans les coussins moelleux, la jeune fille relate les derniers événements avec de grands gestes.

— Ces citadins ! Ils ne voient que le côté sportif ou poétique de nos montagnes et de nos forêts... Pour en revenir à ton blessé, que ressent-il au juste ? reprend le médecin changeant la conversation.

— Grand-père dit qu'il a une foulure à la cheville droite ; il est fiévreux, sa respiration est difficile et il a déliré une partie de la nuit.

— Oui, je vois, il a pris froid ; tu as bien fait de venir me chercher. J'irai voir ton protégé cet avant-midi, surtout ne

vous inquiétez pas. Pour l'instant, j'ai quelques malades à visiter au village.

Avant de partir, sa trousse à la main, le brave médecin s'enquiert des routes auprès de la visiteuse.

— Le grand chemin est bloqué, répond Miki, j'ai traversé le bois en raquettes, c'est plus court.

— Qui aurait dit que par nos temps modernes je visiterais mes malades les raquettes aux pieds, réplique le médecin d'un ton bourru ; il entraîne Miki à la cuisine, et, s'adressant à sa femme, ajoute:

— En attendant, prends bien soin de notre petite Miki, ne la laisse pas partir avant qu'elle ne soit bien réconfortée.

* * *

Quelques heures plus tard, nous retrouvons le Dr Nobert au chevet de Maître Morence à demi-inconscient. Après un minutieux examen, l'air soucieux, le médecin appelle la jeune fille.

— Écoute bien, Miki, je vais t'enseigner la manière de faire une piqûre.

En entendant ces mots l'adolescente hésite, mais le médecin la rassure :

— Ne fais pas cette tête-là ! Ce n'est pas la mer à boire, c'est plus facile que tu ne le crois ; regarde bien je vais t'apprendre à te servir d'une seringue.

Miki prête une oreille attentive et suit des yeux chaque mouvement du médecin qui frotte le bras du malade avec de l'éther, puis s'apprête à enfoncer l'aiguille. Miki ferme déjà les yeux mais le docteur lui présente la seringue pour l'inviter à injecter le liquide. Miki recule.

— Oh ! non, je ne le pourrai jamais, dit-elle.

— Miki, tu ne laisserais pas mourir ce malade, il lui faut une piqûre toutes les six heures et je ne puis revenir avant demain. Dès que ce sera possible, je le ferai transporter sinon nous aurons recours à une infirmière, dit le bon médecin, essa-

yant d'amoindrir la responsabilité qui pèse sur la jeune fille. Allons un peu de courage, voyons, il ne souffre pas du reste puisqu'il est inconscient et tu ne peux lui faire de mal.

Miki arrondit soudain les yeux, comme elle en a l'habitude devant une grave décision, puis retroussant une mèche de cheveux qui lui tombe sur le front, elle saisit sans trembler la seringue et, docile, injecte lentement le liquide.

— Voilà ! dit-elle c'est tout ?

— Oui, tu es courageuse, je le savais de plus, tu as su surmonter ta crainte. Si tu le veux tu iras loin dans la vie, continua-t-il en tapotant sa joue fraîche.

— C'est égal, répartit Miki, ce monsieur-là, m'en aura fait voir de toutes les couleurs !

En riant, le bon médecin quitte la maison sur un prochain au revoir, après avoir bavardé avec le grand-père Lebrun.

CHAPITRE TROISIÈME

Par la porte entr'ouverte, de son lit, Monsieur Morence aperçoit une personne endormie sur un sofa. A son abondante chevelure le malade reconnaît une femme. Fatigué même d'avoir ouvert les yeux il les referme pour mieux s'expliquer ce qui lui arrive : « Car, se dit-il, je ne suis pas sous l'emprise d'un rêve. »

Voici qu'une sonnerie le ramène à la réalité et en même temps la dormeuse s'échappe des bras de Morphée. Comme une jeune chatte, Miki s'étire, bâille un moment, lentement sort de sa couche et s'avance à pas traînants jusqu'auprès du blessé. Elle jette un regard oblique vers

l'horloge qui marque l'heure matinale. « C'est le moment de prendre sa température » et comme à regret elle ajoute : « Dieu ! que les nuits sont courtes parfois. » Tout en faisant ces réflexions, elle glisse un thermomètre entre les lèvres de son patient puis prépare une piqûre. L'infirmière de circonstance s'imagine que son protégé est toujours inconscient et sans plus s'émouvoir lui enfonce l'aiguille dans le bras. Ce dernier sursaute et ouvre les yeux. La jeune fille, mal éveillée et fatiguée par tous ces soucis, perd sa belle assurance ; mais se ressaisissant aussitôt, elle continue calmement d'injecter le liquide. A la mine déconcertée du patient qui n'ose prononcer un mot et devant cet air inquiet Miki pense. Voilà qu'après tout mon dévouement il doute de mes compétences en médecine...

Tristement et avec une légère pointe d'ironie Miki lui dit :

— Ne craignez pas, il y a deux jours

que cela dure et vous n'êtes pas mort, au contraire votre fièvre est tombée. Le médecin de qui je tiens les ordonnances viendra dans quelques heures.

— Où suis-je ? demande le blessé.

— Chez moi ! à Mont D'Or, vous souvenez-vous de votre chute, l'autre soir dans le petit bois ? Je vous ai amené ici après votre accident.

— Je me souviens, reprit-il en s'agitant.

Craignant qu'il ne se fatigue, la jeune fille replace les couvertures et ajoute d'une voix douce :

— Maintenant que vous voilà rassuré, reposez-vous bien, je reviendrai plus tard... Je crois qu'il est sauvé, se dit-elle en quittant la chambre à pas de loup, la figure illuminée d'un sourire satisfait.

* * *

Monsieur Morence était encore faible et la toux le laissait graduellement. Parfois des bribes de conversation parvenait jusqu'à lui.

— Mais, je rêve, qu'est-ce que j'entends ? On veut me tuer ? et le pauvre homme se mit à gémir : « Non ! de grâce, épargnez-moi ! »

— Ta carabine est prête Miki ?

— Oui, allons-y, tu n'as pas oublié ton couteau pour le saigner ?

Puis notre malade entendit une détonation, des bruits confus mêlés de chuchotements puis un autre coup de feu. Des éclats de rire suivis de : « Je l'ai, il ne se sauvera plus. »

— Donne-moi le couteau, c'est triste tout de même de mourir si jeune, si beau, si plein de vie.

— Mon Dieu ! se dit Maître Morence, serais-je tombé entre les mains de l'Ogre et de sa femme ou quelques autres monstres ? Les pas se rapprochent, les voix se font plus nettes.

— Après un si beau règne comme roi du poulailler, mon beau coq, tu serviras de bouillon pour réconforter notre ma-

lade. Pour récompense je te promets la première place au royaume de la Poule aux œufs d'or. Pour fêter ton dernier passage parmi nous, tu iras sagement mijoter dans le grand chaudron que voilà.

Rassuré le malade se dit :

— C'était un coq qu'on égorgeait et je me suis fait une telle peur ! Je suis honteux du peu de confiance que j'accorde à des gens si dévoués. Ces émotions m'ont épuisé ; pour moi, conclut-il, c'est au paradis des poules mouillées que serait ma place. Soudain, un trait de lumière jaillit à son esprit.

— D'où vient que l'on abatte les volailles avec un fusil et à bout portant ? moi je n'y comprends rien. Après ce dernier effort mental, Philippe s'endort profondément.

* * *

— L'appétit doit vous revenir un peu ? dit Miki entrant dans la chambre avec un plateau garni de rôties appétissantes

et de fruits. L'odeur d'un bon café se répand dans la pièce. Avec beaucoup de soins, Miki soutient son protégé, celui-ci affaibli mais heureux obéit comme un enfant à la voix de la jeune fille. Aidé du vieillard, Miki replace l'oreiller et rafraîchit les draps. Elle apporte tout ce qui est nécessaire à la toilette du malade ; au moment où elle se retire pour laisser ensemble les deux hommes, sur un signe du grand-père, elle revient sur ses pas. Maître Morence avait encore les gestes mal assurés et Miki le plus naturellement du monde, s'avance.

— Oh ! non, pas cela reprend vivement le malade, croyant sa dignité diminuée.

— Allons, donnez-moi ça... vous êtes déjà fatigué.

Notre professeur se soumet devant cette petite gamine qui trouve assurance pour tout. La lame glisse le long de sa joue, il n'ose bouger de peur qu'un mouvement maladroit ne le défigure.

— Voilà, c'est fini, dit-elle, en lui présentant un miroir et comme si elle avait deviné ses craintes elle ajoute : « Tout est resté, le menton, les oreilles et le nez !... » La bonne humeur de Miki gagne notre professeur qui, presque confus, rit pour la première fois.

— Mais, vous savez tout faire ?

— La nécessité ne rend-elle pas ingénieux, et avec un sourire, elle s'échappe. Lui, demeure songeur : « Quelle étrange créature !... aussi douce et dévouée qu'autoritaire ! »

* * *

— Après quelques visites le Dr Nobert constate avec satisfaction que la santé de son patient s'améliore. En même temps que ses forces sa curiosité s'accroît. Miki n'est guère bavarde et bien qu'il ait pleine confiance en ses protecteurs, Maître Morence ne sait pas encore où il se trouve et dans quel milieu il est tombé. La

réponse de son médecin le laisse stupéfait.

— Chez des sauvages ! me dites-vous, docteur ?

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, la réserve indienne est tout près d'ici. Au même moment la jeune métisse rentre dans la pièce, moqueuse elle riposte vivement :

— Oui, c'est bien cela, mais n'ayez crainte, grand-père n'ira pas vous vendre au village voisin pour un nouveau-né. Comme dans une plainte continue, elle ajoute : d'ailleurs le gouvernement nous a enlevé notre permis de vente pour favoriser la cigogne ; un commerce si bien établi sur des bases foncièrement canadiennes ! Ce qui nous a perdus, c'est que nous favorisions trop les mêmes familles.

Le médecin connaissait la susceptibilité de ses amis, il n'ignorait pas non plus leur bon cœur. Devant la gêne du ma-

lade et riant sous cape, en toussotant, il essaye de dissiper le nuage.

— C'est la plus espiègle des enfants que je connaisse et aussi celle que j'aime le plus. Quand vous aurez fait plus ample connaissance, vous deviendrez, je vous l'assure, de bons amis. Ce soir, je ne crois pas que vous ayez le dernier mot avec Miki.

— Alors la sagesse m'invite à capituler ; reprend le malade.

Miki comprend que l'incident est clos, s'adressant au médecin, elle lui dit gentiment :

— N'est-ce pas, Docteur, que notre malade se porte bien ?

* * *

La famille Lebrun se compose du vieil Indien et de sa petite fille Michèle que tout le monde connaît sous le nom de Miki, intéressante enfant de quatorze ans. Orpheline depuis sa tendre enfance, elle vit seule avec son grand-père. C'est

ce qui explique bon nombre d'originalités qu'a pu observer Maître Morence chez ses bienfaiteurs, depuis bientôt dix jours qu'il partage leur vie. Peu à peu la sympathie fait place à l'amitié.

Assis dans un confortable fauteuil de cuir, Maître Morence, quoique de manières soignées, se sent bien à l'aise et presque heureux dans cette atmosphère de simplicité. Il regarde l'Indien ajouter quelques bûches au foyer. C'est un beau vieillard aux cheveux blancs, de taille robuste, à peine voûté pour ses soixante-dix ans. Il alimente le feu silencieusement, ses mouvements sont sûrs et lents. Sa silhouette se détache sur le mur et fait imaginer un personnage préhistorique. Maître Morence retrace en mémoire les légendes de ce peuple aux têtes ornées de plumes, si fier dans sa personnalité et qui, peu à peu perdu dans la masse, disparaît... L'homme dépose son tisonnier et, à pas lourds, revient à sa place bour-

rant sa pipe à l'en faire craquer. Il aspire bruyamment, suivant de ses yeux vifs les volutes de fumée, distrait seulement par Miki qui traverse la pièce. Philippe Morence la suit du regard. C'est vraiment une idole pour ce vieillard qui semble mettre en elle toute sa raison de vivre. Un charme se dégage de cette enfant déjà élégante dans son pantalon à carreaux et son gilet sport ; elle s'étend heureuse devant l'âtre sur une peau d'ours brun. La lueur de la flamme éclaire son jeune corps gracieux. Son abondante chevelure couleur d'or sort de cette masse sombre comme une étoile dans la nuit. Des reflets dansants illuminent les traits purs de cette jolie figure d'adolescente.

Le silence est maître de ce trio qui poursuit ses rêveries. Une ombre de tristesse est entrée dans l'esprit du vieil Indien, autrefois si robuste, l'orgueil de sa tribu. Tristement il voit son âge avancé, sa force diminuée et sa race s'éteindre.

On pouvait deviner dans ce regard mélancolique, qu'il idolâtrait cette enfant, dernier rameau qui demeure de la souche ancestrale. Poursuivant ses reflexions à haute voix :

— Oui, cette belle journée de mai... Elle a sonné le glas de mon existence ! Ils sont partis tous deux, mon fils Loïck et sa femme, dès le matin, en excursion de pêche et le fleuve les a gardés me laissant seul avec Miki qui n'avait que six ans. La petite orpheline n'avait que moi au monde.

La fillette vint se réfugier dans les bras de son grand-père. Le vieillard berça la blonde enfant aux grandes nattes jusqu'à ce qu'elle s'endormit sur son chagrin. Le vieil Indien tenait l'enfant sur son cœur comme s'il eut voulu confondre à jamais la douleur qui liait des êtres si dissemblables d'apparence et si unis de cœur.

Dans le silence de la pièce, un « Wô, beck ! » fait bondir Miki à la fenêtre :

— Qui peut venir à cette heure ?

Un jeune homme de dix-huit ans secoue la neige qui recouvre ses chaussures et entre prestement.

— Bonsoir Miki ; bonsoir père Lebrun, bonsoir monsieur, votre santé s'améliore-t-elle ? dit le jeune homme avec simplicité.

— Oh ! oui, merci après dix jours de soins si dévoués, le mal est oublié, il ne me reste que le bon souvenir d'avoir des amis nouveaux ; le docteur Nobert me permet de rentrer à Montréal, demain.

— Bonsoir Jean-Marie, approche-toi près du feu, enlève ton parka et viens t'asseoir, dit Miki. Ça va bien chez-toi ? Ton père, ta mère ne sont pas malades ?

— Non, tout le monde va bien merci. Je ne veux pas rester longtemps, je me rends au village ; je voulais prendre de vos nouvelles en passant et puis voir si vous n'aviez pas quelques commissions à

me donner. Tournant son regard vers la jeune fille Jean-Marie poursuit :

— Il fait bien beau ce soir, la lune rend la nuit claire comme le jour, j'ai pensé que Miki aimerait peut-être cela, prendre un peu d'air frais, si vous n'y voyez pas d'objections, père Lebrun ?

Plus bas pour être certain de gagner sa petite voisine, il ajoute :

— J'ai attelé « Queen » sur le berlot rouge.

Voyant briller les yeux de la jeune fille, le rusé grand-père croit bon de répondre :

— Si tu décides d'y aller, n'oublie pas mon tabac quand tu seras au village ; surtout habille-toi chaudement.

Miki avait déjà quitté la pièce pour revenir aussitôt remontant le fermoir-éclair d'une canadienne de couleur vive.

— Ah ! la jeunesse ! reprit le vieillard heureux. Ne prends pas les guides du cheval, Miki !

— Ne t'inquiète pas, grand-père, nous serons prudents.

Derrière la porte, l'Indien et son hôte entendent encore s'éloigner dans le soir le rire frais des jeunes gens, mêlé au son clair des grelots de la voiture.

— Y savent pas quoi inventer pour faire plaisir à la petite ; c'est du vrai bon monde les Rivard.

CHAPITRE QUATRIÈME

— Oh ! là ! Vous êtes prêt ? Nous partons !

Miki donne un coup de cravache à Gentil, son cheval, le bel animal se dresse et s'élance à belle allure dans le sentier.

— Sois prudente, Miki, avec les animaux, on ne sait jamais ce qui peut arriver, lui crie M. Morence.

L'Indien, sur la véranda, regarde la scène en riant.

— Ne craignez rien pour ma petite fille, Monsieur Morence, elle monte à cheval depuis son jeune âge ; quant à Gentil, je l'ai dressé moi-même, c'est une bonne bête. Je vous conseillerais plutôt

de la rejoindre, car elle a déjà une bonne avance sur vous.

— Vous me rassurez, donc à tout à l'heure. Et Maître Morence à son tour lance son cheval au galop.

Le professeur multipliait ses visites chez l'Indien et la jeune métisse avec lesquels il s'était lié d'amitié.

C'était à la fin du mois de mai. La campagne était presqu'entièrement verte. Les cavaliers, en ralentissant, laissaient les chevaux piaffer l'herbe fraîche, tandis qu'ils admiraient le paysage. Le soleil baissait à l'horizon à travers les pins, par delà les montagnes. A cette époque de l'année, le roi des astres a un déclin magnifique, lentement il disparaît dans une succession de nuances passant de l'or au pourpre.

— C'est le plus beau site des environs, l'endroit préféré de grand-père, confie Miki à son compagnon. Il me dit souvent en admirant la nature : « Je me demande

ce qu'il restera de nous dans quelques années, les Blancs, avec leur civilisation, nous forcent à reculer tous les jours. Regarde ces forêts, ces plaines, ces rivières, c'est à nous, c'est notre royaume à nous, sauvages. C'est vraiment triste qu'une race si belle, un peuple si heureux disparaisse petit à petit. » Après une pose il reprenait : « Tu sais petite, parmi nos ancêtres, il y eut des hommes superbes, de braves guerriers. Malgré leur état primitif, les nôtres étaient des hommes au jugement sûr avec un sens inné de la justice. Ma petite Miki, quelle que soit la manière de vivre ou la langue que l'on possède pour s'exprimer, la parole émet toujours la pensée de l'esprit, l'élan du cœur. Je ne blâme pas ceux qui nous ont apporté une civilisation différente car ils ont été bons, mais ils ont eu des torts aussi... Il faut suivre la marche du temps avec les autres... Ce coucher de soleil est comme le symbole

de ma race qui lentement et majestueusement dans son déclin s'efface impuissante. »

— Alors, continue Miki, le visage de mon grand-père se durcissait et je sentais que son cœur saignait ; bien qu'il essayait de masquer sa douleur, je la devinais et mon âme d'enfant comprenait les tourments de son âme de vieux patriote. M'appuyant sur son bras je lui disais : « Il ne faut pas vous peiner, grand-père, pensez qu'au milieu de tous ces gens qui peuplent le continent, un grand nombre ont du sang indien qui coule dans leurs veines, comme moi ; je serai toujours une petite indienne et mes enfants aussi ; jamais ils ne pourront renier leur origine. »

— C'est bien cela, Miki, tu as bien compris, reprenait le vieillard, où que tu seras, marche fièrement, ne rougis jamais de tes ancêtres, sois bonne, courageuse et tu n'auras rien à envier aux autres races.

* * *

La mort soudaine de grand-père Lebrun vint une fois de plus assombrir l'existence de Miki.

Sur la demande de l'Indien, Maître Morence orientait les études de Miki. La perspicacité du vieillard avait deviné que le professeur saurait aimer et protéger sa petite-fille ; l'unique et précieuse tige d'un arbre, bien enraciné dans un sol fécond, qui durant des années, avait étendu ses branches fermes et solides dans un espace de liberté ; oui, il fallait qu'elle grandisse, mais qu'elle soit soutenue. Maître Morence aimait cette petite créature. Miki était un de ces êtres rempli de fraîcheur. Dans ses yeux couleur du ciel, on voyait une âme généreuse et sincère. Si, encore enfant, elle connût la douleur, par contre les mesquineries de la vie lui furent épargnées dans une atmosphère neuve où tous les êtres et les choses s'entendent, jouant dans la nature le rôle que le Créateur leur a donné.

Comme de la source fraîche surgit le ruisseau cristallin qui, capricieusement, traverse tantôt un rocher, tantôt une terre ferme, tout en établissant librement son lit, il coule selon les vues de son Auteur. Tout dans la forêt vierge est un enchantement, depuis l'arbrisseau qui se balance incertain au gré du vent jusqu'à la cîme altière des arbres séculaires. Cette vie de la nature a des effets bienfaisants sur les êtres même primitifs qui les goûtent comme nous.

CHAPITRE CINQUIÈME

Les voisins les plus proches de la demeure de Miki sont les Rivard. D'origine normande, leurs ancêtres venus de France avec des milliers d'autres qui ont été les premiers pionniers de la colonisation. De père en fils, ils s'étaient légué la terre défrichée au prix de grands sacrifices, comme le plus beau des patrimoines. Ces cultivateurs vivaient heureux de la vie simple, du travail partagé, des affections légitimes, des désirs contrôlés, des ambitions justifiées ; seuls ces esprits sains aux mœurs simples goûtent ces joies.

Ces braves gens d'une énergie peu commune gardent une âme qui n'a rien

perdu de sa candeur, les visages ridés et flétris par l'âge et le labeur conservent le sourire heureux qui épanouit leur bonté. Besognant d'une étoile à l'autre, nos paysans ont depuis longtemps semé le bon grain dans le sol fertile, regardant d'un œil vigilant sortir et monter les fruits de la terre.

Madame Rivard avait beaucoup d'affection pour la jeune métisse qui partageait depuis sa plus tendre enfance les jeux de Jean-Marie. Cette brave femme s'était fait un devoir de protéger la petite orpheline et son cœur de mère s'inquiétait même en songeant à l'avenir de cette enfant. Sans critiquer les volontés du vieil Indien, elle se demandait souvent comment cette âme sauvage s'acclimaterait dans un milieu de citadins, d'autant plus que, elle-même paysanne, elle avait des préjugés marqués contre tout ce qui est cosmopolite.

— Va voir, mon Jean-Marie, ce que

fait Miki, dit Madame Rivard à son fils, et ramène-la, il est déjà cinq heures. Il ne faut pas qu'elle fasse attendre Monsieur Morence.

Approuvant sa mère sur un signe de tête, le jeune homme à la chevelure brune légèrement bouclée, s'éloigne. Madame Rivard, avançant dans l'encadrement de la porte restée ouverte, suivit du regard son grand garçon qui descendait les marches du perron.

Il est beau le fils des Rivard avec ses larges épaules et son corps souple, sa démarche lui donne l'allure dégagée de ceux qui ont l'habitude de vivre au grand air. Jean-Marie représente le type qui fait la fierté de nos campagnes. Tout en lui reflète la joie de vivre. Jean-Marie terminait sa première année à l'école d'agriculture, le jeune homme suivait un penchant bien naturel chez lui, car il aimait la terre. Aucune des offres fascinantes de nos temps modernes ne l'avait

attiré. En ce moment, il n'y avait pas d'orgueil maternel dans le regard de la paysanne, en suivant ainsi son fils des yeux, c'est à Miki qu'allaient ses pensées, Avec le bon sens qu'ont les cœurs simples, elle exprimait tout haut ses idées, comme pour s'en défaire :

— Il aurait été si facile d'attendre ici quelques années, et d'épouser un jeune homme de la place, qui, sans aucun doute aurait fait son bonheur. Soupirant devant son impuissance à résoudre elle-même ce problème de la vie, Madame Rivard retourne à sa besogne.

Le cheval galopait. Sur sa monture, Miki regardait une dernière fois tout ce qui avait entouré son enfance. Ses poumons respiraient profondément cet air de chez elle, ses yeux largement ouverts se remplissaient d'images très chères. Dirigeant son cheval vers la maison demeurée close depuis la mort de son grand-père, elle avança près de la porte. Le

souvenir du cher disparu, des derniers adieux... de ceux qu'elle n'avait connus que trop peu, animait le calme des lieux.

Maître Morence, sur le désir du vieil Indien mourant, était devenu le tuteur légal de la jeune métisse. Comme il ne voulait rien changer aux habitudes de l'enfant, il la laissa, sur l'avis de Monsieur le Curé, dans la famille Rivard, lui permettant ainsi de terminer son année scolaire. Septembre modifiait son genre de vie. Désormais Miki demeurerait à Montréal avec son tuteur, où elle continuerait ses études.

Elle allait partir vers l'inconnu... vers une vie toute nouvelle !

Jean aperçoit la jeune fille, il s'approche, n'osant rompre le silence, doucement il prend les guides du cheval de Miki et l'aide à descendre.

— Viens Miki, il faut oublier le passé.

Ils marchent côte à côte en silence,

chacun suivant sa pensée, quand soudain Miki éclate en sanglots.

— Tu vois, Miki, tu n'aurais pas dû revenir ici, lui reproche affectueusement Jean-Marie.

— Comme je te le dis, Jean, ce n'est pas un chagrin comme les autres que je ressens aujourd'hui. C'est en quelque sorte un peu de mon âme et de mon cœur que je retrouve dans ce passé et je dois le laisser ! J'aime revoir tout ce qui fut ma vie, qu'importe si ce fut doux ou amer, une chose dont je suis certaine, c'est que j'en ressens une indéfinissable chaleur qui tour à tour me réchauffe ou me brûle le cœur. Je ne veux pas rompre avec mes souvenirs, je veux les garder bien vivants en moi. En somme toute ma vie à moi est là dans ces joies, ces peines de mon enfance.

Tout en l'écoutant, le jeune homme entraîne Miki et la fait asseoir au bord de la chaussée ; prenant place près

d'elle, il essaye gauchement de la consoler, comme le font les jeunes gens de son âge qui se croient réellement amoureux. Chagriné lui-même, avec difficulté il parvient à dire :

— Tu sais bien Miki que tu trouveras toujours une famille chez-moi. Il est vrai que tu pars, mais tu reviendras bientôt parmi nous, pour recommencer une vie nouvelle bien chez-toi cette fois. Ici, nous attendrons avec impatience le jour où, rayonnante, tu diras à tout le monde, comme ça un beau matin : « J'arrive pour y demeurer toujours », et nous serons tous heureux avec toi.

— Oui, ce sera beau ce jour-là, reprit-elle essuyant une dernière larme, je serai courageuse, tu verras. Puis tendrement avec son plus joli sourire, elle ajoute. Si j'avais eu un grand frère, je l'aurais voulu comme toi, je t'aime bien. Au plus loin dans mes souvenirs, je te vois près de moi. Si tu me manquais, j'aurais

beaucoup de chagrin ; ce serait pour moi perdre le dernier membre de ma famille.

Jean écoutait cette naïve confidence, ému de tenir une si grande place dans le cœur de sa petite amie, mais peiné et contrarié de se voir considéré en grand frère. Mais en philosophe, il poursuit sa pensée : « Elle n'a que seize ans ; ces touchants sentiments de fraternité changeront bien un jour, tu verras « petite sœur... »

CHAPITRE SIXIÈME

La maison du professeur Morence est située au pied de la montagne. Son architecture riche et coquette témoigne de la fortune de son propriétaire. Depuis la mort de leurs parents, Philippe Morence et sa sœur Marthe partagent seuls cette somptueuse demeure.

Marthe Morence-Dufresne a perdu son mari, le jeune médecin et brillant capitaine Dufresne, lors d'une campagne militaire en 1941. Les restes de l'officier reposent là-bas en un coin de France avec d'autres héros canadiens morts au champ d'honneur. La jeune veuve garde le souvenir de son seul amour et à trente-six

ans, en dépit des conseils de ceux qui l'entourent ne songe pas à refaire sa vie. En dehors de ses occupations domestiques, la jeune femme prête son concours à plusieurs œuvres de charité, ce qui ne parvient pas cependant à combler le vide de son existence.

— S'il me fallait prendre ma pupille chez nous, y verrais-tu quelque inconvénient, Marthe ?

— Personnellement non, Philippe, cette enfant est charmante.

La jeune femme avait eu à maintes reprises l'occasion de rencontrer l'orpheline. Enfin, cette grande maison allait connaître une animation nouvelle. Depuis quelques années, le rythme de vie des Morence était quasi monotone. Miki serait le rayon de soleil qui réchaufferait et illuminerait le foyer. Notre professeur connaissait la grandeur d'âme de sa sœur ; aussi comptait-il sur la jeune femme pour installer convenablement

Miki, car on a beau dire, une jeune fille de seize ans ne tombe pas comme cela dans la vie d'un célibataire, sans y apporter quelques problèmes...

Quelques semaines plus tard Miki arrivait chez les Morence. Marthe accueillit la nouvelle venue avec bonté tandis que son frère s'ingénia à créer autour d'elle une atmosphère de gaieté.

Les jours passent. L'orpheline se sent heureuse chez ses protecteurs qu'elle aime et qui le lui rendent bien. Elle se félicite de ce contact qui lui inspirait des craintes. Le premier trimestre scolaire est passé. On respire déjà l'air des fêtes. Philippe Morence monte lentement l'avenue qui le conduit chez lui. Dans sa mémoire, il récapitule les derniers événements de sa vie. Sa chute en skis, la rencontre de Miki, la mort du grand-père Lebrun, enfin l'installation de sa pupille à Montréal.

J'ai l'impression, pense-t-il, que Miki

est devenue une citadine accomplie. A cet âge, on s'acclimate facilement surtout quand on est doué comme elle d'une bonne nature. J'avoue que j'étais inquiet au début, mais il n'y a plus rien à craindre, cette enfant ne nous quittera plus. Le cœur léger Maître Morence pénètre dans la maison. Une conversation assez bruyante, venant de l'étage supérieur, le fige sur place.

— Il n'est pas prudent de prendre une décision si subite, ma petite Miki, attends le retour de Philippe, je suis convaincue qu'il fera quelque chose pour toi, disait Marthe.

— Vous êtes bien bonne de me dire cela, mais il est inutile d'insister davantage je ne changerai pas d'idée.

Dans sa chambre, Miki enlève son costume tailleur bleu foncé pour revêtir un pantalon et une chemise à carreaux. Elle roule nerveusement ses jolies robes.

— Voilà ce que j'en fais des toilettes

de la ville, je ne veux en rien ressembler à ces snobs, à ces pimbèches ! Se plaçant devant une glace qui lui renvoie son image, et avec une sorte de satisfaction, elle dit :

— C'est ainsi que s'habille une vraie métisse, une fille des bois.

Elle ouvre sa garde-robe, et se met à ranger avec soin, toute une collection de « slacks » avec accessoires assortis. Marthe semble désemparée, elle ne trouve aucun mot pour apaiser la colère de sa jeune amie.

Philippe, stupéfait, s'était peu à peu avancé au pied de l'escalier sans rien perdre de la conversation.

— Vraiment, Marthe, je trouve cela injuste, après tout, j'ai mon orgueil comme les autres. Je ne suis pas ridicule et je ne tolèrerai plus qu'on se moque de moi. Hésitante elle ajoute...

— Je ne vous ai pas tout dit, Mère supérieure m'a prévenue qu'elle règlerait

ce différend entre mon tuteur et les parents d'Henriette.

— Mais enfin, qu'as-tu fait ? reprend Marthe.

— Bien, voilà, nous étions toutes réunies, attendant le résultat des examens trimestriels, quand j'entendis mon nom cité à l'honneur et accompagné d'éloges ! Il se fit alors un grand silence, je sentis des paires d'yeux curieux se tourner vers moi et à ce moment une voix sifflante s'éleva :

— Elle apprécierait mieux des plumes que des lauriers.

Des rires éclatèrent de part et d'autre comme des fusées. Saisie, je ne savais plus si je devais pleurer ou quitter la salle. Soudain, je décidai de régler moi-même la situation. Sans perdre une seconde, je fus près de l'élève et, lui saisissant les cheveux d'une main ferme, je la gifflai de toutes mes forces. Au milieu de l'étonnement de mes compagnes, je me

dirigeai vers la porte. Suzanne me rejoignit à la sortie et me dit :

— Ne te chagrine pas pour cela, Michèle, elle méritait une leçon et c'est bien fait pour elle. Nous restons tes amies quand même ; mais, tu comprends, Michèle, ici c'est un collège pour jeunes filles distinguées et non un club athlétique.

Elle coupa court. Mère supérieure arrivait. Après un moment de silence et d'une voix retenue, cette dernière reprit :

— Allez, dites à Monsieur Morence que je veux le voir dès ce soir.

— Vous savez maintenant pourquoi il me faut partir. Qu'est-ce que mon tuteur va penser de moi ? Je ne pourrai jamais lui avouer que je me suis conduite comme une étourdie, conclut Miki en pleurant.

— Cet incident n'est pas une raison pour vouloir nous quitter si brusquement. Oublie cela pour le moment, aie con-

fiance en nous ; ne sommes-nous pas tes protecteurs ? Sèche tes yeux, chérie, et descendons, Philippe ne tardera pas à rentrer.

Quelques minutes plus tard, Marthe et Miki retrouvaient Philippe au salon interprétant au piano Rêverie de Schumann. A l'approche des jeunes femmes, il fait mine de s'arrêter, mais sur un signe de Marthe il achève son morceau, feignant tout ignorer du drame qui bouleverse sa sœur et surtout sa pupille.

— Es-tu là depuis longtemps, Philippe ?

— Pas précisément, il ne faut pas oublier, ma sœur, que je suis en vacances. Si ces dames le veulent bien, je prendrai volontiers le thé, ici en leur compagnie. Puis se tournant vers Miki :

— Je te cède la place ; j'aimerais bien t'entendre jouer une mélodie de Noel, un White Christmas, peut-être ?

Miki hésite, puis quittant son fauteuil se dirige vers le piano. Assise devant le

clavier, ses doigts nerveux essaient quelques mesures pour répondre au désir de son tuteur ; mais son cœur trop lourd ne s'harmonise pas à la mélodie. Elle attaque en désespérée l'Étude Révolutionnaire de Chopin. Miki déverse sur les notes l'amertume de son âme. Philippe demeure interdit. De son côté, Marthe surprise dépose sur une table le plateau qu'elle tenait. Le frère et la sœur s'interroge du regard. Le piano s'arrête brusquement. De ses mains, Miki se cache le visage pour voiler sa douleur.

Afin d'éviter d'inutiles explications, Philippe s'avance vers sa protégée.

— Allons Miki, je sais tout, j'ai entendu votre conversation. Si regrettable que soit cet incident, il ne peut être un obstacle sérieux à ta carrière, ce désir si cher à ton grand-père. Oublie cette humiliation personnelle, Miki. Réalise plutôt ce que toute une race attend de toi ! Pour

elle, tu vaincras, car tu es intelligente et vaillante.

Miki pleure longtemps. Tantôt ce sont des larmes amères, expression d'un destin trop lourd de responsabilités, tantôt ce sont des larmes d'enfant chagrinée. Les Morence anxieux surveillent en silence les réactions de la jeune métisse. Pendant ces minutes tragiques, se joue dans ce cœur bouleversé tout l'avenir de l'orpheline. Qu'allait-il résulter de cette lutte morale ? Rancœur, désespoir, haine ou réconciliation ? Miki effondrée se dresse tout-à-coup comme sortant d'un rêve, son regard n'est plus farouche ; presque calme, elle dit :

— C'est bien, n'en parlons plus, je retournerai au collège.

— Merci mon petit de ne pas me décevoir, reprit son tuteur ému du changement subit. Je verrai Mère Supérieure.

Marthe prend la jeune fille dans ses bras en la serrant sur son cœur.

— Brave petite, dit-elle attendrie.

Ces derniers événements eurent des effets salutaires sur le tempérament de la métisse ; sa candeur fit place à plus de perspicacité.

Toujours spontanée et charmante, elle fit preuve d'assiduité à l'étude et, son baccalauréat réussi, Michèle deux ans plus tard quitta le collège qu'elle avait appris à aimer.

Monsieur Morence était satisfait des succès de sa pupille. Il fut plus heureux encore lorsqu'il apprit qu'elle était admise à la Faculté de Droit à l'Université de Montréal.

CHAPITRE SEPTIÈME

Le gouvernement venait de décerner une bourse d'études à Jean-Marie. Le jeune homme était très heureux de la faveur accordée. Il serait donc étudiant à l'Université de Philadelphie pour trois ans. Déjà il aspirait au titre d'Ingénieur-Agronome.

Tous les étés, Miki passait ses vacances à Mont D'Or chez ses amis les Rivard.

Le jeune homme, assis sur les marches du perron, songeait, oubliant même de fumer la cigarette qui continuait de brûler entre ses doigts. L'idée du départ l'assombrissait de plus en plus. Demain il devra partir. Son regard suivait distraitement

la jeune fille qui allait et venait sur le gazon fraîchement coupé. Cette dernière, un sécateur à la main, dépouillait le parterre de ses plus belles fleurs. Son petit panier rempli, Miki vint s'asseoir près de Jean-Marie pour assembler son bouquet.

— Bon, dit-elle, j'ai tout ce qu'il faut. Les fleurs deviennent rares, l'automne ne tardera plus. Et elle ajouta dans un profond soupir : déjà d'autres vacances touchent à leur fin, car septembre apporte toujours les séparations.

Lui ne disait toujours rien. D'une voix plus gaie, la figure épanouie, Miki se retourne soudain pour mieux saisir le regard du jeune homme à cette évocation.

— N'est-ce pas Jean que nous avons eu du bon temps durant la belle saison ?

— Oui, sans doute, reprend Jean-Marie sans enthousiasme et toujours rêveur.

Et aussitôt il ajoute presque violent :

— La vie devient intolérable avec ses

séries de bonnes raisons ; on croirait que son seul but est de séparer les gens qui vivent heureux bien qu'au fond d'eux-mêmes, ils ne désirent rien d'autre que d'arriver au bout du chemin. Mais non, il y a toujours cette soif de l'inconnu avec ses attraits qui nous forcent à aspirer plus haut, où souvent, en cherchant le bonheur, on ne découvre que la déception.

— Tu deviens pessimiste, Jean ; est-ce l'approche de ton départ qui te fait parler ainsi ? Il faut être courageux, je comprends tout ce que tu peux souffrir. Te souviens-tu lorsque je vous ai tous quittés pour la première fois ? Quand je pleurais sur ton épaule et tu m'as consolée, encouragée, puis j'ai cru en l'avenir et tout c'est bien passé. Aujourd'hui, les rôles sont renversés et c'est moi qui te dis : « Oublie le départ, pense au retour, Jean ; ce sera magnifique, nous nous retrouverons, toi, tu auras ton diplome d'Ingénieur-Agronome et moi je serai avocate.

Ensemble nous fêterons nos succès, n'est-ce pas que ce sera un beau jour ?

— Miki, coupa Jean, sur un ton de colère contenue, pourquoi tiens-tu à tout prix à devenir avocate, tu n'es pas faite pour plaider ni pour te tuer à des études mornes. Je me demanderai toujours ce à quoi ton grand-père a pensé.

— Peut-être ! reprit la jeune métisse. Son unique but était de faire respecter et aimer la justice pour elle-même en protégeant sa race, du reste c'est aussi mon ambition.

— Excuse-moi, je ne voulais pas te peiner, mais il me semble que ces projets sont trop sérieux pour une aussi jolie tête que la tienne. Plus je te regarde moins je te comprends. Tu es trop femme, Miki, tu es trop belle ; ce qu'il te faut c'est de l'air pur comme il y en a ici, des fleurs comme celles que tu tiens présentement, comprends-tu ma petite Miki, tu es faite pour aimer et pour être aimée.

Tu n'as pas une âme à divulguer le crime ou l'erreur, tu respires la paix, la droiture, la douceur. Pourquoi chercher à découvrir les laideurs de la vie quand il te serait si facile de t'en préserver ?

— Pourquoi me dis-tu ces choses aujourd'hui, je ne peux plus reculer, tu sais que j'irai jusqu'au bout. Tu ne peux pas savoir tous les efforts que cela m'a coûtés pour parvenir jusqu'ici à endormir la fille des bois qui sommeille en moi. Pendant des mois, j'ai espéré l'occasion qui me ferait tout abandonner, elle n'est pas venue, il est trop tard, j'ai aplani les difficultés que m'apporte le sang des métis. Je suivrai mon destin.

— Pardonne-moi, Miki, d'avoir douté de ton grand courage, de ton héroïsme même. Moi je ne suis qu'un égoïste, qu'un poltron ; je veux ton bonheur et je te fais de la peine. Dis, Miki, tu me pardonnes, tu oublies cela ?

Devant un tel regret, la jeune fille

s'émut, se levant elle posa ses lèvres fraîches sur la joue du jeune homme, puis il se fit un grand silence.

Deux larmes coulèrent le long des joues de Jean. C'est son amour qu'il voulait lui dire, lui crier ; il craignait tant de la perdre un jour, c'est pourquoi il cherchait à protéger sa petite fleur sauvage voulant la garder pour lui seul. Encore une fois, elle n'avait pas compris. Elle m'aime toujours comme un frère, c'est trop cruel. Qu'arrivera-t-il durant cette longue séparation ? se demande Jean-Marie.

L'ombre du crépuscule cachait peu à peu les traits bouleversés du jeune homme. L'idée que la femme qu'il aimait pût deviner sa misère morale lui devint insupportable. Un moment son cœur se troubla, son orgueil se révolta. Se voyant épargné, il retrouva son calme.

Pauvre incompris cela aurait été si facile de lui avouer simplement son amour,

de laisser parler son cœur. La vie de Miki est peuplée de Jean, et elle ne sait pas que c'est cela l'amour. Le bonheur venait de passer près d'eux, lui sans le saisir, elle sans le voir.

* * *

Sur le quai de la gare, nous retrouvons les Rivard entourés de quelques parents et amis. Les uns étaient presque silencieux, les autres disaient des flots de paroles qu'on oubliait d'entendre par distraction.

Le train entre en gare. Jean embrasse sa mère en lui promettant beaucoup de nouvelles et beaucoup de prudence. Madame Rivard essuie ses larmes en se retournant. Le père lui souhaite un heureux voyage et, en bon papa, lui dit :

— Tu sais, mon Jean, si tu ne t'arrangeais pas bien aux États, gênes-toi pas, reviens ; nous serons bien contents, ta mère et moi, de t'avoir avec nous sur la ferme.

Jean sourit de l'offre si généreuse. Oui, on s'aimait bien chez les Rivard. Puis se retournant vers Miki, d'une voix qu'il voulait gaie :

— Voilà le dessert ! Comme tu es belle, je suis heureux d'emporter de toi une aussi radieuse image ; oui, c'est cela, souris, ton sourire est fait pour jeter de la lumière, du bonheur autour de toi. Tu seras sage durant mon absence, tu vas me manquer beaucoup, tu m'écriras de longues lettres dans lesquelles tu me raconteras beaucoup de choses.

Sentant les larmes lui monter aux yeux, Miki répondit :

— Toi aussi Jean tu vas me manquer.

La gorge serrée, Jean posa ses mains sur les épaules de sa petite amie, puis l'attirant à lui, l'embrassa affectueusement comme il aurait baisé une petite sœur puisqu'elle n'avait pas voulu comprendre son grand amour.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE HUITIÈME

« J'accepte ton invitation avec plaisir. Il y a si longtemps que nous nous sommes rencontrés. Non, tu ne me déranges pas, je peux disposer de quelques heures pour déjeuner avec un vieil ami comme toi. Bien c'est entendu, Philippe, à tout à l'heure. Oui, c'est cela, bonjour et merci. »

Maître Édouard Vigeant jette un coup d'œil sur sa montre en raccrochant le récepteur de l'appareil téléphonique.

Plus tard, nous retrouvons les deux amis installés dans la salle à dîner d'un grand hôtel de la ville.

— Bien, Philippe, tu connais déjà mon

opinion sur les femmes de carrière. Je n'approuve pas leur ambition, je ne veux diminuer en rien leurs talents ni leurs aptitudes, j'admets des femmes douées d'intelligence supérieure. Que la fille d'Ève conserve sa féminité et qu'elle évolue dans ce domaine en laissant aux hommes leur virilité, ainsi tout le monde sera heureux, conclut Maître Vigeant. Et poursuivant : personnellement Philippe, j'aurais mauvaise grâce à te refuser un service. Mais, soit dit entre nous, la nature l'a bien favorisée ta petite protégée. Aussi je ne m'explique pas, ce qu'elle vient faire au barreau... N'as-tu pas pensé plutôt à la marier ?

— Comment ? il n'est pas question de lui trouver un mari ; d'ailleurs elle n'y pense pas, elle ne vit que pour sa carrière.

— C'est étrange tout de même. De toute façon je ne demande pas mieux que de l'aider, envoie-moi mademoiselle Lebrun au début de septembre.

— Tu me rends un grand service, Édouard. Je te remercie.

— Le plaisir est pour moi, tu le sais bien.

En quittant son ami, Édouard Vigeant pensait : après quelques déboires au barreau, d'elle-même cette jeune fille orientera ses ambitions vers la sociologie, elle sera une assistante précieuse au Service Social.

Confiante, Miki fait ses débuts à l'étude de Maître Vigeant.

Celui-ci exerçait la profession d'avocat depuis vingt-cinq ans. Sa réputation n'était plus à faire ; généreux et dévoué, il prodiguait ses conseils à la jeune avocate stagiaire qui trouvait en Maître Vigeant un homme rempli de droiture et d'expérience.

Loin de diminuer, l'enthousiasme de Michèle augmentait à mesure que les mois s'écoulaient, attentive à tout ce qui pouvait l'enrichir ou développer ses capa-

cités. Aussi c'est avec assurance qu'elle se présentait au barreau. Ses efforts furent couronnés de succès et elle triompha brillamment de cette dernière épreuve, ce qui incita presque Maître Vigeant à admettre que la femme d'une intelligence supérieure peut embrasser toutes les carrières, et l'avouait même en toute simplicité à son ami, en ajoutant toutefois :

— Toutes les femmes ne lui ressemblent pas, mais attention à vous Philippe, elle possède un charme remarquable.

* * *

A l'automne les mondanités de la métropole reprennent leur cours. Miki a fêté ses vingt-trois ans. Ses études terminées lui laissent plus de loisirs. Jean-Marie Rivard, son ami d'enfance, continue de lui donner des nouvelles, mais ses lettres amicales ne suffisent pas à distraire la protégée de Marthe, et celle-ci, essayant d'élargir le cercle de ses rela-

tions, profite de toutes les occasions pour faire paraître Miki dans le monde. En plus des divertissements nécessaires que lui procurent ces sorties, la jeune fille est surtout intéressée à prendre contact avec diverses personnalités, ce qui est un facteur important de réussite dans une profession libérale. Mais toutes ces raisons si désintéressées ne sont pas toute la pensée de Marthe ; elle rêve pour Michèle d'un avenir heureux.

Octobre touchait à sa fin. Marthe Dufresne, présidente d'un Patronage, organisait une vente de charité et elle avait prié quelques amies de se joindre à elle pour la préparation des divers comptoirs. Chacune se faisait une joie des distractions-surprises qui attirent toujours les jeunes et du succès entrevu. Du reste tout Montréal se faisait un devoir de répondre à l'invitation.

Michèle et Suzanne Joly, une compagne de collège, tenaient le comptoir des

colifichets féminins. Tout disparaissait à vue d'œil devant le sourire gracieux des vendeuses.

Le père de Suzanne était un banquier bien en vue dans le monde des affaires. D'une nature indépendante, elle ne s'arrêtait jamais aux propos flatteurs toujours plus intéressés que sincères. Riche, jolie, intelligente, elle ne pouvait passer inaperçue. Aussi tous les suffrages lui étaient assurés.

Dans la soirée, les deux amies étaient actives à satisfaire leur clientèle, les petits carrés de soie s'envolaient rapidement.

— J'aperçois Paul là-bas qui se fraye un passage parmi la foule. C'est amusant, il me cherche partout. Oh ! il nous a vues enfin, le voilà !

— Mais ton fiancé n'est pas seul, Suzanne ! dit Miki.

— Non, son cousin Richard Beaudoin l'accompagne, c'est un type épatant, tu verras. Il est ingénieur, ajouta-t-elle plus

bas. Tu connais la Firme B.C., elle appartient à sa famille.

— Approchez, dit Suzanne aux jeunes gens qui arrivaient. Et avec sa verve coutumière, elle met en valeur sa marchandise. Venez, Messieurs, achetez le plus joli, le plus mignon de nos petits chefs-d'œuvre que vous pourrez offrir à l'élue de votre cœur.

Tout en parlant, elle remet à chacun de jolis mouchoirs de dentelle.

Paul Bellefeuille, le premier, lui dit galamment :

— A la plus aimée des fiancées, voilà pour elle.

— Tous mes remerciements, chevalier de mon cœur.

Puis se tournant vers sa compagne :

— Michèle, je te présente Monsieur Richard Beaudoin, cousin de Paul.

Richard s'incline pour présenter ses hommages à Michèle :

— Me feriez-vous le plaisir d'accepter ceci en souvenir de notre rencontre ?

— Avec joie, Monsieur, dit simplement Michèle en acceptant le mouchoir de dentelle.

— N'est-ce pas, Michèle, que Richard et Paul se ressemblent ?

Paul qui a toujours un mot à placer répond :

— Inévitablement nous sommes parents. Dans la famille, nous sommes tous grands, bruns et forts ; mais ce qui nous caractérise le plus, nous disait grand-père confidentiellement, c'est le don de plaire aux femmes à première vue. Il continua : Voyez Suzanne, elle s'est empressée d'accepter de devenir ma femme.

— Voyons, Paul, tu va intimider Michèle.

Feignant le regret, il ajoute :

— Je m'en voudrais de déplaire en quoi que ce soit aux deux plus char-

mantes demoiselles que je connaisse, n'est-ce pas Richard ?

— Oui, mais c'est presque de l'audace pour un fiancé de le déclarer aussi ouvertement.

— Attention, mon cousin, tu pourrais en être la première victime ; Mademoiselle Lebrun, je vous conseille de mettre votre cœur sous verrou ce soir.

Michèle ne semble attacher aucune importance à la plaisanterie.

— Me voilà inquiet maintenant, dit Paul, hâtez-vous de vendre tout cela et nous vous enlevons toutes les deux, ça vous va ?

— Après la soirée, Marthe compte sur moi pour servir le goûter. S'il vous plaisait de vous joindre à nous, je vous invite tous.

— Votre choix est notre choix, si vous nous trouvez dignes de toutes ces dames patronnesses, nous acceptons avec plaisir.

* * *

— Sur l'invitation de Paul, je suis venu encourager cette œuvre de charité, dit Richard à Miki tout en cheminant vers la demeure de la jeune fille ; mon cousin a de ces surprises agréables ; j'y reviendrais volontiers tous les soirs.

— Vraiment, répondit Michèle d'une voix à demi-moqueuse.

— Y a-t-il longtemps que vous demeurez à Montréal, je n'ai jamais eu le plaisir de vous rencontrer ; mais peut-être suis-je indiscret ?

— Pas du tout, j'habite Montréal depuis que j'ai perdu mon grand-père il y a six ans. Mon père et ma mère sont morts dans un accident, je n'avais que six ans. Je reste seule au monde, mais j'ai un très bon tuteur. Lui et sa sœur sont toute ma famille. Ma jeunesse n'a rien eu de très gai, celle de tous les enfants sans famille ; par contre le bon

Dieu a placé près de moi des êtres d'une grande bonté qui m'ont voué une réelle affection et que j'aime bien.

— Pardonnez-moi de remémorer tous ces souvenirs, j'en suis vraiment peiné, car déjà vous m'êtes très sympathique. Je ne doute pas que ceux qui vous entourent vous aiment sincèrement.

— Vous êtes bien gentil de me dire toutes ces choses aimables, mais si nous parlions de vous ?

Cette question inattendue changea le sujet de la conversation et mit les jeunes gens sur une note de gaîté pour le reste de la soirée.

CHAPITRE NEUVIÈME

Le jour suivant, Suzanne se rendit au bureau de Maître Vigeant où elle savait rencontrer Michèle. Comme il était plus de midi, les deux amies, afin de causer plus librement, se retirèrent dans un restaurant du quartier des affaires.

— Bon enfin, nous voilà seules. Comment trouves-tu Richard ?

— Très bien, répondit Michèle en rougissant légèrement ; c'est cela Suzanne, va droit au but dans ta petite enquête. Je sais depuis longtemps qu'avec toi, nous ne sommes jamais à bout de surprises.

Elles rirent de bon cœur.

— C'est que, reprit Suzanne, j'ai tant de choses intéressantes à te confier que je voudrais n'en oublier aucune. Je suis bien heureuse que Richard t'intéresse. Désormais nous nous verrons plus souvent. Richard et Paul nous invitent demain, au Cercle, à une soirée récréative. Nous pourrions nous y rendre ensemble... Lisant la réponse sur la figure de sa compagne, Suzanne poursuit toujours. Je vois que tu es pressée de connaître la suite. Richard a confié à mon fiancé que tu lui plaisais beaucoup, et il espère te revoir bientôt. Comme je sers d'intermédiaire, ce qui ne me déplaît pas du tout, Paul s'est enquit auprès de moi pour connaître tes impressions sur Richard. Tu comprends, j'étais quelque peu embarrassée, cela exige toujours une certaine prudence lorsqu'il s'agit de sentiments, car tu es ma grande amie et Paul est mon fiancé. Sans précipitation, j'ai répondu : « Je

m'informerai ! Pour ce qui est de Richard, c'est un garçon charmant. »

* * *

— Regardez là-bas, ce sont encore eux, mais, nom d'un petit bonhomme, c'est donc sérieux à les voir ! On les rencontre ensemble, partout.

— De qui parles-tu, Fernand, reprit un autre confrère qui se trouvait au Cercle ce soir-là.

— De l'ingénieur Richard Beaudoin et de l'avocate, tu la connais, elle était secrétaire de la Faculté l'an passé.

— Certainement que je la reconnais. D'ailleurs, elle ne passe pas inaperçue.

— Et pas sotte du tout ce qui ne gâte rien.

— Richard paraît épris, je ne crois pas qu'il nous donne la chance de flirter. C'est regrettable pour nous, conclut Fernand à demi-déçu.

* * *

La vie de Michèle de plus en plus remplie s'écoulait heureuse sous l'adroite directive de sa famille d'adoption ; cependant, ses sorties et sa coquetterie plus étudiée laissaient supposer à Marthe qu'elle n'était pas indifférente à tous ; elle en fit la remarque à son frère : « C'était à prévoir », finit par dire Philippe enfoncé dans un moelleux fauteuil, le regard dissimulé derrière un journal. Marthe ne s'aperçut pas du manque d'enthousiasme chez son frère. Elle ajouta donc : « Qu'elle soit heureuse la chère petite, c'est tout ce que je désire »

* * *

Richard et Michèle escaladent la montagne. Cet après-midi d'octobre est magnifique dans son coloris. Nos jeunes gens côte à côte foulent aux pieds les feuilles mortes.

— J'aime beaucoup cette montagne

qui me rappelle Mont D'Or ; à cette saison le paysage est de toute beauté, il faut le voir.

Le jeune homme écoutait ravi cette voix de cristal qui s'accordait si bien avec les petits bruits de ce bois.

— Oui, c'est merveilleux, reprit-il charmé. On ne réalise pas que la grande partie de notre vie se passe dans le cadre gris de nos villes.

— Cela me rappelle mon enfance où, âgée de dix ans, je me promenais avec grand-père ; c'était une journée comme celle-ci. Je lui posai alors cette question : « Pourquoi demeurons-nous toujours ici ? C'est très vaste le monde. J'ai appris bien des choses dans ma géographie, et nombreux sont les endroits que nous ne connaissons pas. Beaucoup de gens voyagent. Cela doit être très agréable de changer de ville, de province. Quand je serai grande, je ferai le tour du monde. Toi

grand-père, tu n'as jamais quitté Mont D'Or ?

— Pourquoi chercher ailleurs autre chose, petite, quand on n'a jamais fini de découvrir son propre patelin.

— C'est toujours la même plaine, la même rivière, les mêmes arbres, repris-je.

— Toujours les mêmes parce que tu n'as pas encore appris à bien les voir, continua paisiblement le bon vieillard. Regarde cette plaine, vois plus bas la rivière et ces arbres ; toutes ces choses étaient bien avant moi et jamais je ne les ai vues sous le même aspect. Aujourd'hui tu les aperçois sous un clair soleil qui fait tout briller, tout dorer dans la nature. La brise est légère et douce, les oiseaux chantent sur les branches. Tiens, un écureuil grimpe près du vieux tronc. Plus loin l'eau de la rivière est lisse comme un miroir où se réflète le ciel calme comme dans une prière. On dirait un dimanche dans la nature ; tout res-

pire la joie, la paix ! Demain il ventera, la rivière s'agitera, les oiseaux de mer voleront au ras de l'eau en hâte de trouver un abri. L'arbre solitaire, oasis des petits chanteurs des bois, tourmenté par le vent, chassera ses amis. Les coureurs agiles, ne sortiront que pour refaire leurs provisions, pressés de retrouver leur gîte. Depuis ma plus tendre enfance, je regarde ces mêmes choses et, à mesure que je les découvre, mon âme en prend possession et je les aime davantage. Tant que je trouverai ici quelque chose à admirer, je n'irai rien chercher ailleurs. Mes yeux sont émerveillés par ces beautés, mes oreilles charmées par tous ces bruissements.

— J'aurais bien voulu connaître ton grand-père je l'aurais admiré, reprit Richard.

— Il ne s'exprimait pas dans un français très pur, mais il sentait profondément tout ce qu'il disait ; j'aimais l'écou-

ter, murmura Miki... Je ne sais pas pourquoi je te raconte ces choses du passé !

— Je crois le deviner. C'est que nous sommes devenus de vrais amis, de grands amis, et plus bas Richard ajouta, peut-être plus que cela...

A cet instant leurs yeux se rencontrèrent, ils y découvrirent quelque chose de nouveau, d'indéfinissable pour eux, mais oui, ils s'aimaient sans se l'être dit, d'un amour tout neuf. Comme c'est beau, se vouer un tel sentiment lorsqu'on se plaît, qu'on se découvre des goûts semblables, des dispositions identiques ! Sans trop savoir pourquoi, on se sent attiré l'un vers l'autre.

Parvenu au chalet de la Montagne, de la promenade, ils aperçoivent plus bas, à perte de vue, la ville fourmillant dans son perpétuel va et vient. Les deux jeunes gens semblent indifférents à tout ce qui les entourent. Richard, le premier, rompt le silence :

— Miki, ma chérie, je t'aime, si tu le veux, nous nous épouserons prochainement et nous partirons pour l'Europe. Nous promènerons notre amour à travers le monde. J'annoncerai nos fiançailles à ma famille dans quinze jours si tu le veux. Nous nous épouserons avant mon départ pour Paris, c'est-à-dire dans trois mois. Oh ! ma petite Miki, je serai l'homme le plus heureux de la terre et je ferai de toi, la femme la plus choyée. La perspective de m'éloigner de toi me chagrinait beaucoup. Sais-tu que depuis un certain temps, c'était devenu un réel cauchemar, je cherchais même un moyen de différer mon voyage, je ne pouvais supporter l'idée de m'éloigner de toi. Maintenant tout est changé, tu ne dis rien, reprit-il inquiet ?

— Tu ne m'en as pas donné le temps, tu parles avec une telle volubilité ; tout cela est si inattendu que j'en suis comme étourdie. Je n'ai pas l'habitude d'un tel

bonheur. Si tout ce que tu me dis se réalise, je serai très heureuse, c'est un avenir magnifique que j'entrevois avec toi.

— Comme ce sera beau le matin de notre mariage. Il y aura du soleil plein les rues. Tu seras vêtue d'une robe toute blanche, la tête voilée d'un tulle vaporeux. Au pied de l'autel, nous unirons nos vies pour toujours.

Les jeunes gens se turent quelques instants, tout à leur bonheur.

La vie a souvent de ces moments heureux où le silence a une valeur insoupçonnée.

Richard attire la jeune fille à lui. Miki se dégage doucement de la chaude étreinte et lui dit :

— Te voilà très entreprenant mon ami !

— Pardonne-moi. Que veux-tu c'est la première fois que je suis amoureux et payé de retour. C'est merveilleux ce qui nous arrive n'est-ce pas ? Puis poursuivant son rêve il dit : la réception con-

ventionnelle finie ; nous nous embarquerons pour Paris. Est-ce que ce voyage de noces vous plaît ?

— Richard tu fais miroiter à mes yeux des choses si éblouissantes, que déjà je suis prise du désir qu'elles se réalisent au plus tôt.

— C'est bien ainsi que tout se passera quand tu seras ma femme. Notre destinée est entre tes mains, ma chérie, je serai ton esclave le reste de mes jours, dit-il mi-sérieux, mi-badin.

— Qui oserait décliner un tel bonheur. Ne crains rien, mon chéri, le destin nous sera favorable.

CHAPITRE DIXIÈME

— Madame Beaudoin, je vous le disais bien, regardez comme elle est belle ! Voyez ce joli visage, cette chevelure, sa robe est d'une élégance ! Tout le monde n'a d'yeux que pour elle ; remarquez comme Richard l'entoure d'attentions, on dirait qu'il l'adore. Que je suis malheureuse, soupira Louise. Découragée, elle poursuivit :

— Jamais je ne pourrai rivaliser une telle femme. Je suis trop timide, puis elle m'efface de sa seule présence. Ils paraissent si heureux, en plus on dit qu'elle est aussi intelligente que charmante.

La mère de Richard avait organisé cette

soirée dans le but de faire rencontrer les deux jeunes filles. Louise, avertie, avait mis un soin particulier à sa toilette, à vrai dire elle est jolie. Aussi sa fortune la favorisait d'un rang social plus élevé, il lui serait facile, certes, de décourager la jeune métisse, du reste cette alliance ne pouvait être possible.

Louise a un grand amour pour Richard, mais elle eut vite fait de comprendre que la lutte serait inégale en regardant le jeune couple si parfaitement assorti et épris l'un de l'autre. La protégée de Madame Beaudoin ne put retenir ses larmes devant cette déception, son beau rêve entrevu fuyait... Madame Beaudoin décida d'agir au plus tôt. Elle entraîna Louise à l'écart, essayant de la calmer.

— Tu sais bien qu'elle est une métisse ! Si les hommes se laissent prendre un moment par leur charme, ce n'est qu'un succès passager, car ces femmes perdent leur fraîcheur très jeunes, et elles n'ont

pas la distinction de nos jeunes filles. Ne te chagrine pas ainsi, Louise, j'ai confiance que tout s'arrangera. D'ailleurs, tu connais Richard et je le connais aussi, surtout pour savoir que ceci n'est qu'un caprice regrettable. Lorsque tu seras sa femme, tu pourras dire qu'il t'a choisie entre toutes. Du reste, je me charge de faire comprendre à cette Miki que mon fils n'est pas de sa race et qu'il a d'autres vues.

Naïvement Louise écoutait essayant d'espérer encore, mais son coeur n'en restait pas moins bouleversé.

Par une coïncidence malheureuse, Michèle et Richard, sortis dans le jardin, ne s'étaient pas éloignés de la fenêtre du salon où se continuait la danse et, malgré les accords des musiciens, la conversation des deux femmes parvenait jusqu'à eux. Michèle écoutait surprise et indignée tandis que Richard n'en croyait pas ses oreilles, un tel langage sortir

des lèvres de sa mère ! . . . Michèle était comme foudroyée, rêvait-elle ou était-ce la réalité ? Elle demeurait là comme rivée au sol. « Est-ce possible que cette femme du monde ait une telle opinion de moi ? C'est bien là la personne qui m'accueillait avec tant de cordialité quelques heures plus tôt ! » Richard lui avait dit : « Maman recevra quelques amis ces jours-ci elle a bien hâte de faire la connaissance de l'élue de mon cœur. D'ailleurs elle te transmettra son invitation elle-même. »

« Mon Dieu, se dit Michèle, il y a certainement méprise, ou je fus dupe des compliments accueillants que me fit la mère de Richard. »

— Reconduis-moi, je veux mon manteau, Richard, je ne puis rester ici une minute de plus. Tu as entendu comme moi, après de tels propos, ma place n'est plus sous ce toit.

— Oui, tu as raison, fuyons ces gens,

dit Richard. Je te demande pardon pour ce qui arrive Miki, je n'y suis pour rien. Tu m'en vois très humilié.

Traversant le vestibule qui conduit à l'escalier, les jeunes infortunés virent Madame Beaudoin venir à eux.

— Où allez-vous donc, de ce pas, mes enfants ? La danse est à peine commencée.

Pour éviter toute discussion fâcheuse, Richard répondit :

— Michèle se sent fatiguée, je la reconduis, n'est-ce pas, ma chérie ? Précisément nous vous cherchions afin de prendre congé de vous, maman.

Michèle perçut un air de satisfaction passer sur la figure de Madame Beaudoin qui ajouta :

— Je suis navrée, vous sembliez si bien vous amuser Mademoiselle Lebrun. Regardez tous ces jeunes gens là-bas, vous allez certainement les décevoir, déjà l'on se disputait la faveur de vous faire danser.

— N'exagérez-vous pas un peu, ma mère ?

— Serais-tu jaloux, mon grand, continua Madame Beaudoin dans un éclat de rire forcé.

C'en fut trop pour Michèle.

— Vous me décevez énormément madame, ce n'était pas ainsi que je me figurais la maman de Richard ; vous m'apparaissez toute autre que celle que j'aimais déjà. Je vous croyais hospitalière et généreuse. J'ai entendu vos propos malveillants à mon égard. Votre manière n'a rien d'habile si c'est le seul moyen que vous ayez imaginé pour m'éloigner de votre fils, ne craignez rien, madame, je ne vous enlèverai pas Richard. Je l'aime, mais je ne l'épouserai pas ; voyez-vous, moi aussi je crois à l'hérédité. Adieu, madame, mais avant de partir, je tiens à me justifier. Le sang sauvage qui coule dans mes veines, c'est le mien, celui de mes ancêtres et j'en suis fière parce que

je suis une personne honnête et respectable. La calomnie n'est pas l'arme défensive du sauvage.

— Quelle impertinente que cette jeune fille ! Tu as entendu Richard oser me dire de telles choses à moi, ta mère ; tu comprends maintenant que j'ai eu raison de te préserver de cette intrigante.

Elle croyait avoir diminué aux yeux de son fils celle qu'il aimait. Déjà la pauvre femme jouissait de sa triste victoire.

— Maman ,qu'as-tu fait ? lui dit Richard livide, Miki s'est justifiée, voilà tout.

Le regard scandalisé de son grand garçon l'humiliait, lui qui toujours l'avait respectée... Avait-elle donc perdu la tête, son Richard qu'elle idolâtrait, n'allait-il pas la mépriser ? Confuse de sa conduite, Madame Beaudoin gravit précipitamment le grand escalier.

Dehors, Miki dit :

— Oh ! Richard, pardonne-moi, je regrette les mots malheureux que j'ai eu pour ta mère, mais quand j'ai senti que tout s'écroulait, je me suis révoltée, c'était notre amour qu'elle détruisait, qu'elle piétinait ; puis, tous mes ancêtres qu'elle insultait. Maintenant tout est fini, j'ai posé moi-même la barrière qu'elle a préparée. J'ai tant de chagrin, dit-elle à travers ses larmes.

— Mais non, tout n'est pas fini, au contraire la vie commence pour nous.

N'écoutant que son cœur, il saisit sa fiancée et lui couvre la figure de baisers.

— Tu vois, Miki, que tout commence pour nous. Je t'épouserai, tu seras ma femme devant Dieu et devant les hommes. Tu me comprends bien, ma chérie.

Richard disparaît dans la nuit. Il entend encore les dernières paroles de Miki :

— Quoiqu'il arrive, Richard, je ne t'oublierai jamais.

Prévoyait-elle déjà une rupture entre nous ? Pourtant elle-même disait, il y a quelques instants :

— La nuit porte conseil, il faut avoir confiance au lendemain.

Pour calmer son émotion, Richard marche encore longtemps à travers les rues de la ville.

CHAPITRE ONZIÈME

Les invités de la fête étaient partis à la pointe du jour. Monsieur Beaudoin, dans la bibliothèque, faisait les cent pas en attendant le retour de son fils.

A l'aube, Richard entra. Sur l'interpellation de son père, le jeune homme répondit :

— Qui a-t-il, père ?

— Viens, j'ai à te parler sérieusement.

— Excusez-moi, le moment est très mal choisi. Je ne me sens pas de dispositions pour la causerie. Ma mère est toujours en verve, je suppose ?

— Ne sois pas amer, Richard, ta pauvre

mère est dans un état pitoyable. Pour l'instant, la solitude est son meilleur réconfort. Entre.

Le jeune homme obéit et se laissa choir dans un fauteuil en sanglotant comme un enfant.

Monsieur Beaudoin, dans un geste paternel, posa la main sur l'épaule de son fils qu'il chérit. Après un court silence, il lui dit :

— Depuis quelques années, ta mère et moi avions envisagé pour toi un mariage avantageux. Sans rien t'imposer, nous espérions la rencontre d'une jeune fille du même rang social que le nôtre. Malheureusement nous n'avions pas prévu qu'entre-temps tu rencontrerais la femme de ta vie... Louise, éprise de toi, est la personne qui répond à nos désirs. Jolie et d'une éducation soignée, c'est la seule héritière d'une immense fortune. Son père, tu le sais, favorise notre Firme. Possédant apparemment les qualités re-

quises pour rendre un homme heureux, nous pensions que tu l'aimerais un jour. Cependant tu es libre de nous juger si nos vues te paraissent réprouvables.

Si demain son père nous enlevait son appui, tu devines où cela nous mènerait ? A la ruine simplement. Pense aussi à tes deux jeunes sœurs qui ne sont pas mariées. Elles ont l'habitude du luxe. Songe un peu à ce qu'une vie médiocre serait pour elles

Et, après une pose, il poursuivit :

— On goûte un certain bonheur à rendre les autres heureux.

— Mais à quoi voulez-vous en venir père ? A me faire épouser Louise ? C'est inutile d'y penser. J'aime Michèle et je n'en épouserai aucune autre.

— Si c'est là ton raisonnement, écoute-moi encore, puisqu'il le faut. Péniblement, le pauvre père reprend : Je ne voudrais pas blâmer ta mère qui fut toujours une bonne épouse, une mère attentive et dé-

vouée. Un jour, comme toi, j'ai eu vingt ans, j'ai connu une charmante jeune fille. Je l'aimais profondément. Je n'avais qu'une seule idée en tête, l'épouser. Elle s'appelait Angèle ; le père s'arrête un instant en évoquant ses souvenirs, sa voix se brise et continue : pourtant je l'aime encore. J'ai épousé ta mère, qui m'apportait une grosse dot. Je n'ai pas été malheureux, puisque toi et tes sœurs avez été ma joie et ma raison de vivre. Angèle a épousé un jeune commerçant qui plus tard à fait fortune dans l'industrie du bois. Comme moi, elle a de son côté, mené une vie rangée.

Richard demeure troublé devant ces confidences inattendues.

— Etiez-vous au courant des intentions de ma mère envers Miki ? dit-il.

— Je n'aurais jamais toléré cela sous mon toit. Je désapprouve entièrement sa conduite. La pauvre, elle s'est amoindrie à nos yeux. Elle n'est pas méchante ; tu

connais son bon cœur. C'est son éducation qui est incomplète. Orpheline, elle fut élevée par un père trop riche qui comblait tous les caprices de son enfant croyant ainsi compenser l'absence d'affection maternelle. Pardonne-lui, elle est malheureuse en ce moment.

Passant ses doigts dans sa chevelure en désordre, Richard tristement répondit :

— Maman ! ma mère ! Entendre de tels mots sortir de sa bouche ! Quelle déception pour moi, qui ai toujours admiré celle que j'ai appris à respecter. Quelle comédie que tout cela ! Ne me demandez plus rien pour l'instant. Je lui pardonnerai peut-être plus tard, maintenant je ne le peux pas.

Brisé de douleur et de fatigue, Richard monta dans sa chambre, et, lourd de chagrin il s'endormit.

CHAPITRE DOUZIÈME

Miki veut cacher sa déception, à pas de loup elle pénètre dans sa chambre. La rapidité avec laquelle les derniers événements se sont déroulés, et la manière inattendue dont tout s'est terminé plongent la jeune fille dans un affaissement total.

Une foule de pensées, suggérées tantôt par son cœur tantôt par sa raison, montent en contradiction dans sa pauvre tête qui lui fait mal à se rompre. L'orpheline n'essuie plus les larmes qui ruissellent sur sa figure. Sans se soucier de sa jolie robe, Miki désabusée s'affaisse sur son lit. Non sans effort, elle ferme les yeux

sans arriver à chasser les images sombres qui lui viennent à l'esprit. Puis tout son être est secoué par des sanglots convulsifs. Etouffant dans les oreillers sa voix qui voudrait crier, tremblante elle gémit : « Maman, maman, ne m'abandonne pas, aide-moi, apaise ma peine. Si tu savais comme je souffre, j'aurais tant besoin de toi, ou plutôt viens me chercher. Il doit bien y avoir une petite place pour moi là-haut, tout près de toi. »

Cette nuit-là, la lune sut s'infiltrer à travers les rideaux de mousseline, seule témoin de tant de douleur ! Lentement la paix revenait dans le cœur troublé de Miki, comme il arrive souvent au milieu de nos plus grandes difficultés. Les souvenirs de son enfance remontaient peu à peu à sa mémoire. Elle revoit sa maman sereine, puis, après quelques instants, à la douce vision fait place son papa qui la faisait battre des mains et pousser des éclats de rire quand il osait des prouesses

fantastiques. Tout disparaît... Puis un vieillard au visage indulgent reste l'image vivante de celui que Miki a aimé. Durant ses maladies d'enfant, le vieil Indien inquiet demandait conseil à Madame Rivard. La mère de Jean-Marie, attendrie, entourait la petite de soins maternels.

Plus tard, était venu le jour de la première communion. Grâce au dévouement de cette bonne voisine, Miki était vêtue de blanc. Avec les autres communiantes, elle avait défilé dans la grande allée de l'église. Grand-père Lebrun, placé de manière à ne rien perdre de vue, assistait heureux et fier à la cérémonie. Espérant passer inaperçu, le vieil Indien se sentait quelque peu gêné, endimanché comme il l'était dans son habit bleu foncé, sa chemise blanche au col trop raide et ses souliers noirs reluisants, qui restaient neufs en dépit du temps. Ses belles chaussures qui craquaient et meurtrissaient ses pieds à chaque pas qu'il osait. Mais quel

sacrifice n'aurait-il pas fait pour fêter sa petite-fille.

Elle revoyait à la sortie, le groupe des communiantes se diviser, les fillettes rejoignaient leurs parents. Les mamans fières embrassaient les enfants heureuses. Miki avait réalisé qu'elle était seule, que sa maman et son papa lui manqueraient toujours.

Gauchement, le vieil homme s'était avancé, et lui prenant la main avec un sourire timide comme s'il voulait se faire pardonner de tenir la place d'une jolie maman.

— Viens, petite ! dit-il.

Le vieillard s'était redressé laissant paraître une pointe d'orgueil dans son regard. Personne n'avait ri, personne ne s'était apitoyé, quelques-uns avaient salué l'Indien et l'enfant. Les Rivard les attendaient. Confidentiellement grand-père avait dit :

— La mère de Jean-Marie t'a fait un

beau gâteau blanc, n'en parle pas. Cette journée-là il n'en avait pas fallu davantage pour faire le bonheur de Miki.

A la fin de chaque année scolaire, à la distribution des prix, toujours le grand-père se tenait près de la porte. Ce bon visage ridé par le temps et brûlé par le vent et le soleil, se posant sur elle avec des yeux si tendres qu'elle le trouvait jeune. Et ses mains calleuses savaient être si douces !

Toujours, à l'occasion, il sortait du placard ses mêmes vêtements de fête. Les beaux volumes rouges à tranches dorées, surmontés d'une énorme statue de Jean-Baptiste et son mouton, à la longue sous leurs poids meurtrissaient ses bras de fillette, mais pour rien au monde elle ne les aurait cédés à qui que ce fût, même pour un moment, et le grand-père ravi la félicitait.

— Après une bonne année d'études, lui disait le vieillard, tu mérites une belle

récompense. Puisque nous sommes au village, allons au magasin.

Cette fois-là Miki avait choisi son beau canot rouge, le plus beau... Le marchand avait bien dit :

— J'en ai de moins cher, père Lebrun.

Ce dernier avait répondu :

— Puisque c'est celui que la petite veut. Avec la rente que lui a laissé son grand-père Bertrand, on ne s'inquiète pas pour elle.

— Quant à ça tout le monde sait que Monsieur Bertrand était un homme prudent et avisé, avait repris le vendeur.

Il est vrai que le domaine ne rapportait plus comme au temps des parents de Miki, mais l'inexpérience de l'Indien aux affaires et l'insouciance de l'enfant faisaient dépenser sans compter.

Avec ce retour sur le passé, les mots que le vieil homme disait souvent à Miki revenaient à sa mémoire : « Miki, tu es

la dernière d'une grande race, pour sauvegarder l'honneur des tiens, tous tes ancêtres comptent sur toi. »

— C'est cet honneur, ce soir, qui a été bafoué par cette femme, la mère de Richard, oui j'ai été injuriée comme une indésirable. Bien des choses s'éclairent en moi ; ne crains rien grand-père ta petite-fille ne te décevra pas. Je marcherai sur mon propre cœur, s'il le faut.

Le lendemain matin, la décision de Miki était prise. Tous ses beaux rêves s'envolaient. Revoir Richard était au-dessus de ses forces.

* * *

Il était à peine dix heures, quand un messager une lettre en main se présentait chez les Beaudoin. Le jeune homme prend la missive, anxieux il hésite, puis d'un geste prompt, il déchire l'enveloppe, les feuillets tremblent entre ses doigts, il lit :

Mon grand chéri,

Je t'aime et j'ai beaucoup de mal à écrire les mots qui me sont dictés par la raison à l'encontre de mon cœur. J'ai bien réfléchi depuis hier. Si j'ai décidé de ne pas te revoir, c'est que cette dernière épreuve serait trop cruelle ; puisque désormais nos chemins dans la vie seront différents. Pars seul pour Paris, promets-moi d'essayer de m'oublier. Les poètes ont fait chanter sur toutes les notes que l'amour a tous les droits ; mais la réalité nous prouve le contraire. J'ai failli oublier la mission que mon grand-père m'avait confiée avant de mourir. Un seul but s'offrait à moi, être heureuse avec toi. C'est le triomphe du devoir sur le cœur. Maintenant je comprends le désir de tes parents ; vouloir te garder dans leur cadre social pour ton prétendu bonheur. On m'a sortie de mon milieu simple, mais heureux, pour le bien d'une race. Je respecte le souvenir de mon

grand-père, et aussi l'opinion de tes parents, car ce qui peut t'échapper aujourd'hui, tu le comprendras plus tard. Pardonne à ta mère, moi je l'oublie, c'est que vois-tu, ce n'était pas moi, en particulier, qu'elle voulait atteindre, c'était toi qu'elle voulait protéger. J'ai cultivé dans mon cœur un projet d'avenir merveilleux et ceux qui te chérissent ont agi de même, inconsciemment je brisais leur rêve et leurs ambitions légitimes.

Mon inexpérience de la vie m'a trompée et j'en souffre beaucoup.

Adieu Richard, et sois heureux sans moi.

Ta fiancée d'un soir,

Miki.

Richard ne croit pas à une rupture définitive. Il espère toujours faire le bonheur de celle qu'il aime. C'est ainsi qu'il lui répond :

Miki, mon bel amour,

A peine nos deux cœurs se sont-ils reconnus à travers un monde, que la vie veut les séparer. Hier, je déplorais ce moment où nos âmes se sont comprises, tant je souffrais. Devrais-je t'aimer sans cesse? Je bénis notre amour, même malheureux ; je ressens une chaleur au cœur à la seule pensée. Oui, je t'aime sans révolte, je t'aime doucement avec toute la force de mon cœur, de mon être. Peut-être qu'un amour comme le nôtre aurait été trop puissant et qu'un tel bonheur n'est pas fait pour durer. Comme on place les rêves au-dessus de la réalité tu es ma grande illusion. Merci, d'avoir rempli mon être d'un sentiment qui est le grand complément de la vie. Vois-tu, je ne te compte pas pour perdue puisqu'un jour sur mon chemin j'ai eu le bonheur de te trouver.

L'idée que tu souffres à cause de moi me fait mal. Si l'épreuve que nous traversons

est au-dessus de tes forces ; reviens vers moi ; je l'attends, et je l'attendrai toujours. Je vaincrai le monde à un seul mot, à un seul geste de toi. Ne sois pas catégorique dans ta décision, réfléchis encore. De toi seule dépendent nos destinées. Quoiqu'il arrive, je te garderai toujours vivante dans mon cœur. Rien ne réussira à me détacher de ton souvenir, je le conserverai jalousement, comme le plus cher trésor.

Qu'importe pour nous ce qui n'est pas notre amour. A toi mon cœur pour toujours, petite Miki chérie.

Richard.

CHAPITRE TREIZIÈME

L'hiver était passé. Une fois de plus le temps, cet inlassable facteur, avait apporté la paix au cœur troublé. Aux premiers jours de mai, de sa fenêtre, Michèle suit l'évolution des bourgeons d'un vieux chêne ou les hâtives fleurs d'un blanc cormier. Des oiseaux s'empressent autour du nid déjà ébauché. Un regain de vie qui passe dans la nature souffle un élan à tout ce qui est animé. Michèle se sent heureuse en goûtant ce matin prometteur.

Monsieur Morence était à table pour le petit déjeuner lorsque Michèle apparut. Elle descendait, légère, le grand escalier.

— Bonjour parrain, vous avez bien dormi ? demande la jeune fille, tout en prenant place à table, face à son tuteur.

— Oui, assez bien merci. Toi, à ta mine fraîche, nous n'avons qu'à le voir... Il n'y a rien comme la jeunesse ! C'est toi qui a choisi cette nouvelle robe ?

— Oui, elle vous plaît ? j'en suis ravie.

— Elle est très jolie, c'est du nylon, ce vaporeux tissu ? Et en guise de taquinerie, il ajoute grondant, tu n'as donc pas fini de briser les cœurs, fille coquette !

— Oh ! je ne fais que les blesser, ils en reviennent vite, allez. Vous permettez ?

Tout en parlant, Miki s'empare de son courrier posé sur un plateau à sa droite, elle déchire une enveloppe timbrée des États-Unis. Vivement, elle en parcourt quelques lignes, et relevant la tête, dit en regardant Monsieur Morence qui, distraitement, achevait son café.

— Jean-Marie arrive définitivement de-

main ! N'est-ce pas une heureuse nouvelle ? Voilà une journée qui commence bien. Soudain, prise de nostalgie, d'une voix lointaine elle poursuit : « Le retour de Jean-Marie m'enlève mon courage. Le travail n'a aucun charme pour moi, aujourd'hui. L'idée de m'enfermer à l'étude par une si belle journée me pèse énormément.

— Mais... deviendrais-tu capricieuse, ma pupille ?

— C'est cela gourmandez-moi puisque grand-père vous en a laissé le droit, et continuant d'un ton solennel : n'abusez pas de ce pouvoir, car j'en appellerai à la protection de la cour.

Ils rirent de bon cœur.

— Tu es d'un entrain ce matin, Miki. Ce petit ami d'enfance y serait-il pour quelque chose ? Moi aussi j'ai hâte de le voir ton nouvel American. Mais cela ne m'enlève pas le courage de vaquer à mes occupations.

— Vous vous plaignez et vous n'êtes guère plus sérieux que moi, reprend la jeune fille l'air offensé. Vous savez bien que Jean est pour moi un parent, presqu'un frère.

Pour se donner bonne contenance aux yeux de son interlocuteur, Miki s'empare d'un journal qui était là.

Ses yeux s'arrêtèrent soudain sur une manchette : Un Indien a commis un meurtre. Fascinée par ce titre, Miki continue l'article : « Dans le petit village de Mont-D'Or, un Indien du nom de Joseph Samson a étranglé, au cours de la veillée d'hier, un villageois bien connu et très considéré dans la place et les environs. La police a arrêté le sauvage et l'a conduit à la prison locale. Les villageois sont très indignés. L'enquête se continue. Espérons que justice sera faite au plus tôt et que le coupable ne tardera pas à expier son crime. »

En lisant ces lignes. La jeune métisse

avait pâli, si bien que Monsieur Morence inquiet lui demanda ce qui la troublait ainsi.

— Voilà qu'ils prédisent une pendaison comme s'ils annonçaient une joute de balle-molle, dit-elle indignée et peinée. Voyez vous-même, présentant le journal à son parrain ; celui-ci lut l'article à son tour. Gravement, Monsieur Morence dit :

— Ne te chagrine pas, mon enfant. Il est vrai que ce compte-rendu est exagéré. Vois-tu, dans la vie, il n'est pas bon de s'apitoyer sur tout ce qui nous entoure. C'est regrettable que cet homme soit quelqu'un de chez vous. Que veux-tu, toutes les classes de la société fournissent des êtres semblables. Par contre, un meurtre est une faute grave ; il est juste que celui qui enlève la vie à son prochain, paie son crime de sa propre vie. Cependant, il n'est pas sage de se faire une opinion d'avance dans un pareil cas. Pour le moment, oublions ce malheureux. In-

téressons-nous plutôt aux choses qui nous touchent de plus près.

Iras-tu à la rencontre de Jean-Marie ?

— J'irai avec plaisir, il passera ici. Auparavant, je dois m'informer de l'heure exacte de l'arrivée du train. Je tiens absolument à ce qu'il me trouve sur le quai de la gare. Jean-Marie désire que je sois la première personne qu'il embrassera, dit Miki avec une note de fausse gaîté dans la voix.

Monsieur Morence la regarda s'éloigner en songeant : « Cela la trouble sensiblement. C'est à croire qu'elle exagère tout ce qui concerne les sauvages. Pour moi, cette enfant a subi trop jeune les influences patriotiques de son grand-père. Voilà qu'aujourd'hui, elle se soucie, elle se rend malheureuse, pour des choses attachées à la vie courante. »

Les remarques de Monsieur Morence étaient justes. Miki passa une journée

tourmentée. Ce qui ordinairement la captivait, dans ce bureau, avait perdu son attrait. Tout semblait l'importuner et devenir une corvée.

Malgré la joie du retour de Jean-Marie, l'image d'un Indien, condamné par les tribunaux et puis celle de le voir balancer à une corde, hante l'imagination de la jeune fille.

— Quelle obsession s'est donc emparée de moi, se dit Miki le cœur serré, cherchant à se ressaisir ! Ce sauvage, je ne l'ai jamais vu, et, comme me disait parrain, ce matin, il n'est pas bon de s'apitoyer sur le sort de tous les malheureux.

Elle veut chasser ces sombres idées, mais fatalement son regard se pose sur les journaux restés devant elle. D'un geste nerveux, sa main les repousse. Miki hésite un moment, puis avec une brusquerie soudaine, s'empare des feuillets aux noirs caractères. Une fois de plus elle les lit et les relit. Lentement une idée germe

dans son esprit et, sortant hâtivement du bureau, elle court vers son tuteur pour lui faire part de son nouveau projet.

— Je me rendrai sur les lieux du crime afin d'y faire une petite enquête personnelle.

En principe, n'y pouvant rien pour le moment, Monsieur Morence ne s'opposa pas au projet de sa pupille.

— En reconduisant Jean-Marie ce soir, dit-elle, je serai déjà à Mont D'Or.

— Sans doute, répond son tuteur l'occasion est favorable.

* * *

Dans la vaste gare, au milieu des voyageurs qui vont et viennent, Michèle vérifie un horaire au tableau mural. La jeune fille constate qu'elle a une bonne avance sur l'heure d'arrivée du train. Est-ce la joie du retour de Jean qui l'a amenée si tôt... « Que je deviens nerveuse », dit-elle.

Enfin un bruit infernal remplit la gare. Les voyageurs quittent les wagons, les uns vont droit leur chemin, d'autres cherchent des yeux des figures connues. Jean-Marie descend à son tour, il aperçoit Miki à l'écart d'un petit groupe qui lui envoie de la main des signes d'amitié. Le jeune homme heureux s'avance à grands pas, se frayant un chemin à travers les personnes moins pressées. Jean-Marie saisit Miki et lui donne un baiser sonore sur chaque joue.

— Qu'il fait bon te revoir ma petite Miki. Tu t'es donc ennuyée un peu de ton vieux copain ?

— Oh ! oui, tu me manquais beaucoup. Et toi ? Tu sembles tellement heureux de revenir parmi nous que ce n'est pas flatteur pour nos voisins d'outre-frontière. Viens de ce côté j'y ai laissé ma voiture.

Plaçant ses bagages dans le véhicule vert pâle, le jeune homme voit une petite valise.

— Mais tu arrives toi-même, dit-il en désignant le sac de voyage.

— Non, au contraire, je pars avec toi, m'y invites-tu ?

— Miki, tu es la plus gentille demoiselle que je connaisse, tu me fais bien plaisir ; je n'osais pas te le demander.

— J'en suis heureuse. Alors hâtons-nous de partir, nous casserons la croûte en chemin. Cela convient-il à Monsieur ? dit-elle sur un ton amusé.

— Je suis un privilégié, pensez donc, la plus charmante jeune fille du Canada qui m'accueille et m'accompagne jusque chez moi.

— Je vois que l'air du pays te réjouit bien car tu es en verve ce soir.

— Tout de même, il fait bon se sentir chez nous !

L'exubérance de Jean-Marie fut communicative, Miki riait de bon cœur, elle se sentait heureuse et confiante d'avoir près d'elle ce grand garçon qu'elle aimait

bien. Cependant, par moment le regard de la jeune métisse s'assombrissait, la même hantise venait accaparer son esprit. Le jeune homme attribuait ces changements d'humeur subits à quelques difficultés dues à la conduite de l'automobile que Miki chauffait à belle allure.

« Ce soir ou demain j'arriverai bien à maîtriser entièrement ses pensées et son cœur. Je crois vraiment que son amour répond au mien. Avant longtemps, ma belle Miki, tu seras ma femme », se disait Jean-Marie.

Il faisait encore jour lorsque la voiture vint stopper devant la maison des Rivard. Jean-Marie appuyait sur le klaxon d'une main vigoureuse ; en un instant la famille était réunie.

Madame Rivard embrassait son fils en le serrant contre son cœur. Émue, la pauvre mère ne trouvait que ces mots :

— Mon Jean-Marie, mon grand garçon.

Chez les Rivard la veillée en famille se

prolongeait, on a tellement de choses à se dire après une si longue absence. La conversation fut un vrai coq-à-l'âne. Madame Rivard, si pondérée ordinairement, toute à la joie de revoir son enfant, multipliait les questions et si Jean ne répondait pas assez promptement, la bonne maman faisait elle-même les réponses afin de poursuivre son long questionnaire.

— Comment était ta chambre ? Étais-tu bien couché ? Oh ! oui, pas très grande, tu me l'as déjà dit. Pensez donc ici on est si largement logé. Tu as maigri un peu, tu ne devais pas très bien manger. Il paraît que les Américains ne font pas la cuisine comme nous autres pauvre monde. Quand on dit Anthime, qu'ils mangent des sandwiches et des hot-dog avec un cola froid, si ce n'est pas une vraie misère. Se tournant vers son fils, la brave femme continuait : « Mais ici, mon Jean, tu vas voir un changement. C'est moi ta mère qui va t'en préparer

des bons repas chauds. Tu m'entends, Miki, qu'il ne restera pas maigre longtemps.

Entre temps, c'était Monsieur Rivard qui prenait la parole :

— Tes études sont bien finies cette fois, comme tu nous le disais sur ta dernière lettre. Nous autres, ta mère et moi, on pensait bien que t'avais fini avant de partir pour les États. C'est bien vrai que c'est si beau que ça, par là. Qu'y a des « buildings » de cent étages, y es-tu monté dans ces édifices-là ?

Jean sortit des cartes postales.

— Regardez, c'est là que je suivais mes cours.

Le père lut au bas de l'image : Université de Philadelphie.

— Il faudrait bien que ta mère et moi allions voir ça un jour.

Jean-Marie regardait tantôt sa mère tantôt son père. Il répondait tant bien que mal à un tel déluge de questions.

Sur sa figure courait un sourire heureux, presqu'attendri devant ces âmes candides, qui, pour lui ne vieilliraient jamais. Le jeune homme goûtait une douce joie au contact de cette atmosphère d'affectueuse confiance. Il faisait le tour de la cuisine, de la grande salle, ouvrant les armoires, tirant les tiroirs pour entendre leur grincement familier. Ses mains s'emparaient d'anciens bibelots posés ici et là ; sans doute des cadeaux de noces ou des souvenirs rapportés des expositions régionales ou provinciales. Ses doigts palpaient ces choses muettes qui lui parlaient de son enfance, puis il les reposait pour caresser Noiraud,qui lui frôlait les jambes. Le retour de ce grand fils animait ce soir, tous ces riens, qui échappent à la vie quotidienne, mais charment l'œil de l'arrivant.

Dans le calme familial, les Rivard se couchèrent heureux, en remerciant Dieu de leur avoir donné un si bon fils. De son

côté Jean-Marie s'endormit bientôt le cœur remplir d'espoir pour l'avenir.

Seule Miki ne trouvait pas le sommeil bienfaisant. Les événements de la journée la troublaient de plus en plus.

Qu'allait-il advenir de tout cela ? La cause paraissait une mauvaise affaire. L'accusé était pauvre, qui s'intéresserait à lui ? Sa femme, ses enfants qui les guiderait dans la vie ?

Miki ressassait toutes ces idées, le sommeil tardait toujours à venir. Au milieu de toute cette confusion de pensées, l'avocate s'assit droite dans son lit, comme poussée par une force invincible. Elle tenait ses yeux arrondis pour se convaincre qu'elle ne dormait pas ; elle ne voulait rien brusquer, alors calmement elle mûrit son plan.

Jusqu'à l'aube la jeune métisse demeura là, les coudes appuyés sur ses genoux légèrement levés, les paumes de ses mains soutenant sa petite tête.

Ce plan, elle le sent au-dessus de ses forces. Avec énergie, elle repousse les obstacles qui se présentent. Pleine de courage elle esquisse une procédure.

— Oui, je le défendrai, c'est mon devoir. Je le sauverai malgré tout. Oh ! grand-père, c'est maintenant que je comprends l'importance que tu attachais à mon avenir. Si tu savais comme je suis fière d'être ta petite-fille, comme tu voyais loin ! Tu verras, ta Miki ne te décevra pas. Passant sa main sur son front la jeune métisse se dit : « Voilà que je m'excite trop ma tête est brûlante, pour une seule nuit mon programme est suffisamment ébauché. Pour les jours à venir je serai très active ; j'ai besoin de repos. Dormons sagement si possible, nous y reviendrons demain. » Satisfaite d'elle-même, Miki, presque heureuse, s'endormit lorsque l'aube pointa à l'horizon. Après une courte nuit elle rejoignit les Rivard réunis dans la cuisine. La métisse

annonça à ses amis qu'elle défendrait Joseph Samson.

Cette décision inattendue amena un silence d'étonnement.

— C'est une affaire grave, dit Monsieur Rivard retrouvant la parole. Réfléchis encore avant de prendre cette responsabilité. Auparavant, prends en considération les sages conseils que Maître Morence voudra bien te donner. C'est un beau geste, quoiqu'il advienne tu auras toujours notre appui, Miki.

— Je vous aime bien, je vous remercie de la confiance que vous me faites. Je retournerai à Montréal le plus tôt possible.

Jean-Marie avait baissé la tête sans un mot.

TROISIÈME PARTIE

CHAPITRE QUATORZIÈME

— Hé ! Joseph, ton yatch est-il prêt ? dit Pit Dufour d'une voix sourde.

Avec précaution il avance suivi de quelques hommes.

— Comme d'habitude, j'suis prêt, reprend un Indien.

Avançant toujours, Pit donne contre un tronc d'arbre et manque de tomber. Tout en maugréant il donne un avertissement à ceux qui le suivent:

— Faites attention les gars, regardez où vous posez le pied. Par cette damnée noirceur, on se cassera le cou. Bon, par ici, comme ça.

A la faveur d'une nuit sans étoiles, chacun marche en silence. Avec des gestes sûrs et, habitués comme ils le sont, les hommes opèrent ces manèges suspects avec dextérité. Les colis déposés dans le bâteau, chacun furtivement disparaît dans l'ombre.

Pit Dufour, contrebandier de métier, fabriquait de l'alcool depuis toujours. Souvent la police l'avait pincé, saisissant sa marchandise tandis qu'il prenait quelques jours de repos en prison. Mais on ne sait par quelles ruses, la fabrication suspendue reprenait un nouvel essor de prospérité. Notre homme sans scrupule allait et venait dans le petit village sans donner d'inquiétude. Loin d'en être scandalisés les honnêtes gens ne s'en souciaient plus. Pit était devenu indifférent même aux commères.

On le disait riche dans les environs. Les personnes intéressées l'admiraient et l'enviaient à la fois. Ses amis ne l'appe-

laient plus Pit, mais Monsieur Armand, cela faisait plus distingué. Ainsi adulé, Monsieur Armand distribuait de généreux pourboires avec de larges sourires. Un « richard » comme Pit est un intéressant revenu pour une petite place. Les paresseux l'appelaient « le chanceux de Pit ». D'après eux, il devait sa réussite à la chance plus qu'à son habileté.

Souvent Pit réclamait les services de quelques voisins. S'assurant à l'avance qu'ils ne seraient pas inquiétés par la police, ces derniers acceptaient le travail, car Pit payait bien.

Depuis quelque temps déjà l'Indien Joseph Samson, avec son petit bateau de pêche transportait sur l'autre rive du lac, des bidons d'alcool. Le fabricant d'eau-de-vie disait :

— Tout ce temps-là les gens croiront Joseph à la pêche. Il faut prendre des moyens pour éviter les soupçons. Que voulez-vous le métier est dur parfois.

Il faut tirer des plans pour gagner sa vie, sans devoir à personne. Cette conception de l'honnêteté était toute naturelle à notre « hors-la-loi ». Pour la livraison d'une pareille marchandise il n'y a pas de jour fixe pour les intéressés. Pit venait lui-même dans le courant de la journée, prévenir Joseph de tenir son yatch à sa disposition à la nuit tombante. C'est ainsi que notre contrebandier avait pris l'habitude de venir à la maison de l'Indien. En l'absence de son mari la jolie jeune squaw prenait les messages qu'elle transmettait fidèlement à Joseph. Pit était sensible à la beauté de la femme.

Ce soir-là, Pit avait bu ; pénétrant dans la chaumière, il trouva l'Indienne seule. Il fit jouer des liasses de billets de banque aux yeux de la jeune femme :

— Tu vois, ils sont à toi si tu le veux.

Ébahie, elle le regarda. Alors, il lui fit des propositions alléchantes à son point

de vue : la vie facile, les balades en voiture, les robes neuves. Indignée, l'Indienne lui dit :

— Je ne suis pas une mauvaise femme, moi, je n'en veux pas de vos piastres, allez vous-en avant que j'appelle les voisins.

Voyant son argent sans valeur devant une simple petite squaw, l'orgueilleux Pit devint violent. Jusqu'ici personne n'avait osé dédaigner ses dollars. Encore moins le chasser. En plus, il avait l'habitude de satisfaire ses désirs.

— Pourquoi penses-tu que je fais gagner de la « grosse argent » à ton mari ? Des yatchs comme le sien il y en a attachés tout le tour du lac, et des plus gros aussi.

Croyant avoir impressionné la jeune femme, se faisant plus doux il reprend d'une voix insinueuse :

— Oublions ça, ma belle brune, n'aie

pas peur. Je ne suis pas un mauvais gars. Tu verras, quand tu me connaîtras mieux.

Debout devant la porte, il lui interdit la seule issue ; la jeune femme le voit grand, le devine fort. Effrayée l'Indienne recule au fond de la pièce.

Avant de pénétrer dans la maison, le jeune fils attiré par des vociférations inaccoutumées, craintif de nature, s'arrête, pressentant un danger, le petit Indien rebrousse chemin et court chercher son père.

Joseph accourt et voit sa femme aux prises avec cette brute à moitié ivre. C'est alors, que l'Indien bondit sur Pit, le saisit à la gorge, et l'étrangle sans pitié. Les voisins attirés par le bruit essayèrent de lui faire lâcher prise, mais sans succès. Joseph n'entendait pas les voix qui lui disaient :

— Lâche-le Jos, tu vas le tuer.

Lorsque son adversaire, inerte, ne fit

plus d'efforts, Jos se releva. Puis, regardant les curieux rassemblés, il leur dit :

— Je l'ai tué comme un chien qu'il était. Y fera plus de mal aux femmes des autres.

Une heure plus tard la police faisait son enquête préliminaire, et mettait l'Indien sous arrêt.

CHAPITRE QUINZIÈME

Michèle pénètre dans la bibliothèque certaine d'y trouver son tuteur. Au bruit de ses pas Monsieur Morence lève les yeux. Miki n'a pas sa belle insouciance des beaux jours ; en regardant la jeune fille Philippe Morence devine que sa pupille va lui apprendre quelque chose de grave. Paternel il lui dit :

— Bonjour Miki, viens t'asseoir près de moi, raconte-moi ton voyage et ce qui t'arrive. Aie confiance en ton vieil ami, car mon plus cher désir est de te voir heureuse.

Dans cette pièce ordinairement accueillante Miki se sent mal à l'aise. Monsieur Morence sans le laisser paraître est plus ému que la jeune fille. Michèle quoique

confiante a peine à ouvrir son cœur à celui qui lui tient lieu de père. Enfin elle dit :

— J'ai bien réfléchi la nuit passée chez les Rivard, je défendrai Joseph Samson.

Devant la décision bien arrêtée de Miki, Monsieur Morence ne donne aucun avis, ce projet lui paraît téméraire ; mais pour le moment il veut respecter la sensibilité de sa protégée. Pesant chacun de ses mots, il lui dit :

— Toute cause demande une étude consciencieuse. Toutefois le cas de Samson me semble grave, s'il n'y a pas lieu de le sauver, abandonne ce projet. Ce n'est pas que je doute de tes compétences ; mais un confrère plus expérimenté servirait peut-être mieux la cause.

— Vos conseils sont sages parrain, cependant cela me peine de vous contrarier vous qui êtes si bon pour moi ; mais voyez-vous, si faible que soit l'espoir, j'irai jusqu'au bout.

— Réfléchis encore, sois prudente, ma petite Miki.

Maintenant l'opportunité seule peut résoudre ce problème, espère-t-il.

* * *

Michèle défendra la cause Joseph Samson. La jeune avocate sort de la prison locale, elle est parvenue à donner un espoir à son client. Miki revient à l'étude de Me Vigeant y puiser de précieuses références. Le soir, seule dans la bibliothèque des Morence, Michèle complète ses recherches. Elle revise les notes recueillies au cours de la journée, et étudie les points qui ont gagné ou perdu des procès analogues. Toujours l'heure avance et toujours Michèle réfléchit.

Dans la pièce voisine deux autres personnes veillent. Ils sont là attendant et espérant ; Philippe et sa sœur Marthe oublient de bavarder, chacun poursuit sa pensée. Regretteraient-ils déjà d'avoir di-

rigé Miki vers cette profession ; auraient-ils trop exigé d'elle ? Marthe se désole, Philippe a vieilli et se sent malade. En soupirant la jeune femme se lève et pénètre dans la bibliothèque. Michèle est assise dans un fauteuil, la tête renversée en arrière, les bras posés sur les accoudoirs le regard lointain, elle rêve... Marthe la contemple, cette dernière constate l'expression de mélancolie peinte sur ses traits. Elle est encore plus belle avec cette petite pointe de tristesse dans le regard. Doucement Marthe avance vers la jeune fille et posant sa main sur son épaule lui dit avec bonté :

— Viens, mon petit, je t'ai préparé un breuvage chaud, nous ferons un brin de causette, cela te détendra avant de te retirer pour la nuit.

A regret, Miki quitte le monde dont elle s'est entourée ces derniers jours et qui la suit partout en imagination.

— Excusez-moi, dit-elle, mon travail

me captive à tel point que j'en oublie les règles de la politesse. Vous avez raison, causer avec vous me détendra.

Le lendemain, Miki se présentait au quartier général de l'Armée Canadienne pour être introduite auprès du Major Lebel. Celui-ci avait joué un grand rôle durant la dernière guerre.

Avec bienveillance, il accueillit Miki qui lui exposa l'objet de sa visite. L'officier demanda qu'on lui apporta le dossier du Caporal Samson, puis s'adressant à la jeune fille, il dit :

— L'armée est une grande famille, quand un de ses enfants a des ennuis autant que possible, il est de notre devoir de lui venir en aide. Au même moment, un officier pénètre dans la pièce avec les documents. Se retournant vers ce dernier, le Major Lebel continua : « Capitaine Morin, je vous confie Me Lebrun, veuillez l'éclairer, au besoin, dans ses recherches.

Bonne chance, Mademoiselle », dit le major en les quittant.

Michèle lit chaque page attentivement, elle prend des notes. En normandie, au mois de juin 1944, le soldat Samson en reconnaissance, découvrit l'ennemi dans une embuscade. Au risque de sa vie, il donna l'alerte qui sauva son peloton d'une mort certaine. Grièvement blessé, il fut amputé du pied droit. Et par ce fait même cité à l'ordre du jour. Il fut promu au rang de caporal, et honoré de la Médaille Militaire.

Satisfaite de ses perquisitions l'avocate confiante rentra chez elle remplie d'espoir.

Le jour suivant Michèle prenait rendez-vous chez le docteur Beaudet psychiâtre, attaché au service de l'Armée Canadienne. Là encore l'avocate eut un bon accueil. Comme disait le médecin :

— Nos vétérans demeurent toujours pour nous, officiers de l'armée, nos patients de choix.

— Vous avez eu le Caporal Joseph Samson sous vos soins à son retour du front ? Pouvez-vous me donner un rapport détaillé de son état de santé ?

— J'ai examiné le Caporal Samson à son arrivée à la clinique ; comme beaucoup de vétérans il souffrait légèrement du cœur, son système nerveux était ébranlé. Après un séjour de quatre mois dans notre hôpital militaire, il en sortait apparemment guéri, mais avec un pied artificiel.

— Les chocs nerveux dont souffrait mon client peuvent-ils se renouveler ?

— Cet homme est sain de corps et d'esprit, il peut mener une vie à peu près normale comme tout autre citoyen. Cependant une trop forte provocation chez cet individu peut éveiller des crises violentes. Après l'examen que je lui ai fait subir dernièrement, sur votre demande, votre client ne démontre aucun

symptôme de dépression mentale et physique.

Michèle avait obtenu tous les renseignements qu'elle désirait. Vraiment pensait-elle en quittant le bureau médical ; je ne croyais pas rencontrer sur mon chemin autant de personnes sympathiques.

Ce même soir, Michèle avouait aux Morence :

— Mon procès devient de plus en plus intéressant. Je me suis rendue à la cellule de Joseph aujourd'hui ; le pauvre homme a une confiance naïve en moi. C'est bien de faire renaître l'espoir... Puis songeuse ajoute :

— La vraie difficulté n'est pas surmontée, reste maintenant à faire acquitter un homme qui a tué.

— C'est la fatigue qui te rend sceptique ma petite Miki, lui dit Marthe. Repose-toi bien et aie confiance, jusqu'à présent tout a bien été.

CHAPITRE SEIZIÈME

Miki s'arrête devant un restaurant aux décorations rutilantes. L'étalagiste a certainement mis tout en œuvre pour attirer l'attention et aiguiser l'appétit des clients. C'est là que se tient la jeunesse de Mont D'Or. Miki saute à terre et attache son cheval à un arbre. Elle entre, se dirige vers le comptoir des journaux et des revues, choisit un journal, se dirige vers la caisse. La jeune vendeuse suit des yeux la jeune fille, qui déjà lit un article, et lui dit avec complaisance :

— C'est triste ce crime-là ; moi, je l'ai tout lu. Il n'a pas fini ses crêpes le sauvage.

— Vraiment, reprit Miki, vous connaissez sans doute bien des choses sur ce crime, vous qui êtes de la place ?

— Oui, vous pouvez le dire, reprit la serveuse trop heureuse d'intéresser quelqu'un, ne devinant pas que l'avocate voulait connaître l'opinion des gens. Prenant un air de supériorité, elle ajoute : Bien, pour commencer, depuis ce temps-là, je vous dis que nous avons la façon courte avec eux autres. Pensez donc, qu'ils sont assez effrontés pour croire qu'on va leur ouvrir nos portes. Ils ont essayé partout mais on est plus fin qu'eux-autres les sauvages. Personne ne veut rien leur vendre ; je vous dis que dans tous les magasins, ils se sont fait sortir comme ça : « Nous autres on ne vend pas notre pain à des tueurs ». Rajustant les plis de sa robe et replaçant sa coiffe, elle poursuit : Depuis deux jours pas un sauvage n'est sorti de la réserve. On aime mieux ça ; vous trouvez pas que ça fait

plus chic, dans la place. Mon Dieu que je suis folle, vous êtes étrangère ici ; on voit ça tout de suite. Miki l'encourage d'un petit sourire et notre commère continue : Mais je vous ai pas dit le pire... Y paraît qu'ils veulent se révolter, vous pouvez pas savoir, vous mademoiselle, comme y sont hypocrites et sournois ces sauvages. Y perdent bien leur temps car la police fédérale est arrivée hier pour les surveiller, sans cela on sera pas en sécurité, y pourraient faire comme le massacre de Lachine une fois partis. Puis se tournant vers la fenêtre de la main elle indique une maison.

— Tenez, c'est elle la maison de Pit, si c'est pas de valeur, quand on y pense, un homme si « smart ». Dire que les sauvagesses font des manières à c't'heure. Pit l'avait remarquée, au fond, quand on connaissait son bon cœur, on voit tout de suite que c'était qu'une manière dé-

guisée de leur faire la charité. Moi, je le connaissais bien, il venait souvent ici.

Voyant que Miki se disposait à sortir pour être brève, elle ajoute :

— En tout cas on en revient bien des sauvages, nous autres, mademoiselle.

Miki sortit précipitamment.

— C'est plus grave ici que je le croyais, se dit-elle. Je n'ai pas une minute à perdre.

De ce pas elle se rendit chez le représentant du gouvernement et lui annonça son désir de se rendre jusqu'à la réserve indienne et demanda la protection de quelques policiers, car il fallait que cette mésentente cessât au plus tôt.

— Ce n'est pas prudent de vous rendre là, mademoiselle, peut-être ne vous reconnaîtront-ils pas, moi-même j'ai eu peine à vous reconnaître, vous êtes tellement changée. Je suis inquiet car ils sont bien montés contre nous.

— Ne craignez rien, je reviendrai bien vivante.

Miki sauta sur son cheval et prit un chemin de traverse pour se rendre à la réserve. C'était peut-être téméraire de sa part de vouloir apaiser tout ce monde, et si elle n'était pas reconnue ! Repoussant ces idées elle poussa sa bête plus avant. Après quelques minutes de course elle entrevit les premières maisons basses et grises des Indiens. Elle descendit de cheval afin de continuer son chemin à pied, elle n'avait pas fait quelques pas qu'un gamin lui lançait un caillou, un autre surgit, puis un troisième tandis que des hommes s'avançaient et éloignaient les enfants. L'un d'eux prenant la parole dit :

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? C'est pas chez-vous. Allez-vous-en.

Sans se laisser intimider, Miki dit :

— Oui, je suis aussi chez-moi, je suis

l'une de vous, mais vous êtes si méfiants que vous ne reconnaissez plus les vôtres.

Sa voix tremblait légèrement et son cœur battait à se rompre. Trois paires d'yeux la dévisageaient, soudain, le plus jeune des trois dit :

— Oui, c'est la petite fille du père Lebrun, la métisse Miki.

Le plus âgé reprit, toujours méfiant :

— Qu'est-ce que tu viens faire aujourd'hui, depuis tout le temps que tu es partie, tu leur ressembles à eux, plus qu'à nous ; et il la regardait avec un air de dédain.

— Bon, en voilà assez, reprit la jeune fille avec humeur, j'ai trop à faire pour perdre mon temps, écoutez-moi et quand j'aurai fini vous jugerez vous-même si le sang qui coule dans mes veines est bien celui des Lebrun, un sang sauvage aussi pur que celui de n'importe lequel d'entre vous. Reprenant haleine, elle continua :

— Hier, je suis allé voir Joseph Samson dans sa cellule. Il m'a demandé de lui amener son Anna. Il veut aussi des nouvelles de ses enfants et de vous tous. C'est Anna que je suis venu voir. Au village, j'ai appris bien des choses, aussi je viens vous aider, ayez confiance en moi. Depuis que je vous ai quittés, j'ai toujours étudié ; grand-père Lebrun l'avait exigé, avant mon départ pour Montréal, maintenant je suis avocate, je connais toutes les lois du pays, je sais tout ce qui est bon et tout ce qui peut ne pas l'être. Quand j'ai appris par les journaux la mort de Pit. J'ai pris la cause de Joseph, je veux le sauver, c'est une chose très difficile parce que seule une extraordinaire habileté du procureur de la défense peut lui épargner un mauvais sort. Car la loi est ainsi faite : tout sujet britannique qui assassine son semblable doit être châtié, c'est-à-dire pendu. J'ai longtemps parlé avec Joseph hier, il faut

le sauver et c'est vous tous qui allez m'aider.

A mesure que Miki parlait le groupe augmentait et écoutait attentivement. Elle continua :

— La police montée est au village, les gens savent que vous voulez vous révolter.

— Ils ne veulent pas de nous au village, toutes les portes se ferment devant nous, risqua l'un du groupe.

— Je vous demande donc pour que Joseph s'en tire de ne commettre aucun acte de violence, il vous faut une bonne conduite afin que personne n'ait rien à vous reprocher. Je sais que des gens du village vous ont fait des misères mais pardonnez-leur, oubliez-les ; pour le moment ils ont la force avec eux et vous, vous serez les victimes. Après tout c'est un blanc qui a été assassiné.

Une Indienne en pleurs s'approcha de Miki et lui dit :

— Mon petit garçon est très malade, je ne puis aller chez le médecin, mon mari dit qu'il ne voudra pas le soigner.

— Comprenez-vous maintenant qu'en vous révoltant c'est vous les premiers qui en souffrirez. Allez chercher votre enfant j'irai moi-même vous conduire chez le médecin. Et, en plus, je vous ouvrirai toutes les portes.

Les hommes se consultèrent pendant quelques instants et suivirent la jeune fille au village pour refaire les provisions ; Miki comptait sur le secours des policiers, en effet ceux-ci la surveillaient se tenant à l'abri de la vue des Indiens. Tout se passa sans incident.

Quelques heures plus tard, Miki très lasse, était de retour. Elle s'était promis de sauver Joseph Samson, mais le pourrait-elle ?

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

— Ce sera un jeu pour nous de refuter les arguments de la belle avocate, disait le procureur de la couronne à ses collègues. C'est la première fois que j'aurai, ici, à Montréal, à plaider contre une adversaire : vouloir défendre une cause déjà perdue dénote bien l'inexpérience et la témérité de cette enfant. Elle en sera quitte pour battre sa coulpe, la pauvre.

Le procès prend forme à mesure que les témoins se présentent à la barre ; l'intérêt populaire augmente.

Pour compléter le réquisitoire conventionnel, Maître Lebrun demanda qu'on fit la lecture du dossier de la victime, Armand Dufour.

1938, Arrestation pour marché illégal d'alcool.

1942, Arrestation pour marché illégal d'alcool avec les Indiens.

1945, Arrestation pour fabrication illégal d'alcool et résistance à la police.

Puis le procureur de la couronne s'était fait entendre. Quelques points qu'il démontra d'une voix solennelle, restent vivants dans l'esprit de Michèle.

— Tout le monde peut avoir ses faiblesses, disait-il, sans pour cela se voir justifier par son voisin. Si nous nous attendrissons quelque peu sur ces tempéraments violents les crimes se succéderont. Ces gens de l'espèce de l'accusé, sont impulsifs, la colère les aveugle, il faut les mater avant qu'il ne soit trop tard et que nous n'ayons à regretter que d'innocentes victimes payent ces écarts de conduite de leur vie. Il faut être sévère afin que cet exemple soit une leçon. Les faits démontrent clairement que l'accusé est

l'auteur du meurtre d'Armand Dufour, en conséquence je réclame la peine de mort.

Michèle avait baissé les yeux dissimulant son émotion. Le moment était pathétique.

Une vie humaine était l'enjeu du plaidoyer du procureur de la défense. D'une voix ferme, Maître Lebrun à son tour pris la parole :

— Si la justice n'avait qu'à suivre les articles de loi du code, sans considérer les circonstances atténuantes, par cela même les procès et le jury seraient inutiles. Messieurs du jury, vous avez entendu tous les témoignages, vous connaissez donc la valeur de la victime et celle de l'accusé. Voici que l'accusé est un Indien, un sauvage, comme on les appelle. Il y a deux cents ans ces hommes vivaient heureux à l'état primitif au sein de leur bourgade. Les Blancs avec leur civilisation sont venus modifier leur vie. Peu à peu il y eut des alliances entre sauvages

et blancs, digne d'être citées en exemple. A côté de nos pères ils ont guerroyé pour la bonne cause ; puis quand le drapeau français ploya devant l'anglais, il fut soumis avec nous après une lutte acharnée pour sauvegarder nos droits. Lentement chacun se fit confiance et on connut d'autres jours heureux. On a laissé aux Indiens des privilèges territoriaux ; libres de vivre selon leurs coutumes.

Comme autrefois ses pères se joignaient aux colons venus de France pour défendre la Patrie, l'accusé s'est placé aux rangs de nos vaillants soldats pour repousser l'ennemi. Notre gouvernement est heureux de compter un volontaire de plus. Celui qu'on appelait hier le sauvage, est aujourd'hui, le soldat Samson. Il est, au même titre, aux mêmes conditions, aux mêmes rangs que le soldat canadien. Côte à côte, ils ont partagé les mêmes difficultés et la même gloire ; ils ont marché vers le même idéal. L'Indien,

rempli de fierté, a conscience du pas qu'il fait dans notre civilisation. La reconnaissance qu'il a envers son gouvernement d'adoption, lui donne un courage et une force qu'il ne se soupçonnait pas, et de plus en plus il aime nos mœurs. Nous connaissons déjà la bravoure avec laquelle il a combattu l'ennemi, les circonstances dans lesquelles il fut blessé, sa promotion au rang de Caporal et enfin la Décoration Militaire qui l'honore. Guéri, il réintègre son foyer où sa femme aimante et fidèle l'attend ; enfin, le bonheur règne au sein de cette humble famille.

Or, voici qu'un trafiquant, un indésirable, un homme aux mœurs douteuses, sans scrupule, surgit en l'absence du mari sous ce toit familial pour y glisser le trouble. Que serait-il advenu si Joseph Samson n'était arrivé à temps pour soustraire sa femme des mains d'une brute ivre ? Si on lui avait laissé la forte partie,

la femme honnête et faible aurait été la victime. Cet homme a tué, mais il n'est pas un criminel. « Ces sauvages sont violents et enclins à la jalousie, ils couvent des idées belliqueuses, c'est un danger pour la société », disait mon savant confrère dans son exposé.

— Ce n'est pas le procès d'une race que nous faisons, mais celui d'un accusé. C'est une lâcheté de dénigrer une race comme nous venons de l'entendre. Ce peuple, jeune encore, se meurt déjà, tous les jours, il s'efface devant l'étranger, souvent aux mœurs amoindries. Que nous ont-ils demandé ? Par la force, on s'est imposé à eux. Pourquoi leur apprendre nos usages comme nous le faisons ? Pourquoi les tromper alors, comme l'a fait la victime ? Le petit garçon suit l'exemple de son père, lui, avec naïveté imite l'homme blanc à qui son imagination prête des qualités supérieures. Puis son âme se façonne dans cette conception idéalisée qu'il

se fait de lui. Il l'a fait tellement beau cet humain, que sa déception est d'autant plus grande. Voilà où est venu le choc qui provoqua une telle colère chez l'accusé. Le vrai coupable est la victime elle-même.

Pendant que Miki poursuit son plaidoyer, discrètement on apporte un message au juge.

Monsieur le juge, messieurs du jury, pardonnez à un sauvage d'avoir justifié un civilisé à la manière des primitifs. La charité n'est-elle pas la qualité fondamentale de la vraie civilisation. Cet homme nous aimait trop, peut-on manquer d'indulgence à son égard. Sait-on où se limite l'amour dans le cœur humain? On ne prête pas à un homme qui nous surestime des idées de conspirateur et de destructeur. Si chacun avait la pudeur de dissimuler ses néfastes exemples, il en découlerait moins d'erreurs, chez les faibles et les petits. Où sont les vrais res-

ponsables ? Car la loi naturelle n'est-elle pas notre loi, ne se confond-elle pas à nos lois civiles, comme elle n'a-t-elle pas un sens inné de la justice. Voyez vous-mêmes, pour faire le procès d'un homme c'est toute une race qu'il faut défendre. Pourquoi subit-on cette influence erronnée, concluait Maître Lebrun. A ce moment on lui remettait une note. Puis on leva la séance.

A la reprise de l'audience, de nouveaux témoins se firent entendre. Enfin on produisit une pièce à conviction qui avait disparu le soir du crime. Le frère de Joseph a trouvé le couteau initialé de la victime. Tout s'éclaire maintenant. C'est alors que le procès prend une toute autre tournure. La cause Samson devient un cas de légitime défense.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Assis dans un confortable fauteuil près d'une fenêtre, Monsieur Morence attend. Une couverture chaude couvre ses jambes qu'une attaque de rhumatisme rend presqu'invalides. Il tourne distraitement les pages d'un livre ; malgré lui son regard se pose une fois de plus sur l'horloge. Il appelle la bonne pour des riens. Il fume; le tabac a mauvais goût. Les heures sont interminables... Un torrent d'idées jaillit dans son cerveau. Son âme est prise de panique. Il voudrait s'épancher pour apaiser les remords qui l'envahissent. Mais quels reproches veut-il s'adresser ? N'a-t-il pas été aux yeux de tous un homme honnête, un tuteur digne de la confiance

qu'on lui a faite. Sa maladie passagère le rend-il scrupuleux ? Un besoin de se confier le tourmente. C'est ainsi qu'il laisse déverser le trop plein de son âme :

— Mon Dieu, j'ai été coupable envers cette enfant, oui, j'ai péché par amour. Vous qui lisez au fond des cœurs, vous connaissez ma sincérité, vous savez que je l'ai toujours respectée, même dans mes désirs. Je l'ai voulue dans une tour d'ivoire, à l'abri de tout et de tous. Je l'aime comme une enfant comme vous les avez aimés Vous-Même, les petits, quand vous êtes venu sur la terre. Avec son cœur simple elle n'avait rien ambitionné de la vie, moi seul est coupable. J'ai failli en encourageant les idées patriotiques de son grand-père.

En somme, je sais bien que ce n'est pas cette enfant qui peut changer le cours de la vie. Essayer de rétablir la vraie justice est illusoire lorsque la société est établie trop souvent sur d'am-

bitieuses combinaisons. Je voulais sa présence auprès de moi. Son rire de cristal sonnait comme une musique à mes oreilles. J'aimais sa façon désinvolte de dire vertement sa pensée sans pour cela nous blesser. Je me suis habitué à lire dans son regard limpide, à y voir jusqu'au fond de son âme, c'était si beau que je ne pouvais me faire à l'idée qu'un jour un autre vienne et ne demeure pas aveugle devant ce charme si pur ; alors j'aurais été privé de ces mille petits riens qui me réchauffent tant le cœur. Seigneur, allégez sa déception, autant que vous le voudrez, vous le Tout-Puissant, épargnez cette enfant qui déjà a connu trop d'épreuves ; je ne veux pas qu'elle souffre. Mon Dieu, exaucez ma prière et en retour je vous promets de faire l'impossible, je l'aiderai à trouver le bonheur dans une vie normale. Vous seul connaissez la profondeur de mon sacrifice, ainsi je réparerai mes faiblesses.

Enfouissant sa figure dans ses mains, cet homme qui n'avait jamais connu de véritable amour, se mit à appeler d'une voix mal étouffée : « Miki, ma petite Miki, moi aussi je t'aime ».

Puis, devenant plus calme, il renversa la tête sur le dossier de son fauteuil, les yeux fermés, il se laissa glisser dans la rêverie. Je revois cette scène poignante, elle est restée vivante dans mon cœur, oui, dans mon égoïsme je feignis ne rien voir, ne rien comprendre.

Il était dix heures ce matin-là, lorsque parut Miki, vêtue d'un costume d'équitation. A Marthe qui lui demandait si elle s'était bien amusée la veille chez les Beaudoin, d'une voix blanche elle répondit: «J'ai rompu avec Richard, ses parents n'acceptent pas une métisse dans leur famille, je ne l'ai pas prévu, je manque d'expérience dans la vie mondaine, c'est ma faute, je me suis laissée bercer de chimères amoureuses, il paraît que c'est

de mon âge de se tromper. La vérité est parfois cruelle, mais il faut l'accepter quand elle arrive à point pour nous remettre dans le chemin de la réalité. La réalité pour moi c'est ma carrière, mon seul idéal que j'allais compromettre étourdiment par un beau mariage. J'ai besoin d'être seule, excusez-moi, je rentrerai peut-être tard, mais n'ayez aucune crainte les métis ne sont pas des lâches, au contraire ils savent lutter. » Sans doute, qu'elle avait surpris une certaine inquiétude sur nos figures. Je ne sus pas discerner à son expression si c'était de la fierté ou un défi. Comme elle était touchante à voir, son petit visage pâle, le cerne de ses yeux leur donnait un regard plus pénétrant et le petit pli amer au coin de ses lèvres nous bouleversait, ses mains tremblaient légèrement sous les efforts qu'elle faisait pour retenir les battements précipités de son cœur en déroute. Elle n'avait laissé voir aucune faiblesse morale.

Que l'homme peut devenir faible quelquefois !

La tête haute, la petite métisse n'avait trouvé rien de mieux, pour calmer sa grande déception, que son cheval et la forêt. Sans doute les arbres et les bêtes savaient partager et apaiser sa peine, n'étaient-ils pas sauvages aussi ?

Malgré l'attachement qu'elle avait pour nous, son intuition ce jour-là la poussa vers les choses de la nature. Je devais donc lui dire :

— Devant un amour comme le vôtre, les préjugés de race n'ont pas raison, de briser votre avenir. Réfléchis bien, Miki, l'amour a parfois une puissance qui vient à bout de tous les obstacles, défends-le ton bonheur, lutte pour le garder il est à toi, tu y as droit.

Comme un lâche, je me suis tu, à travers la peine que j'éprouvais à la voir souffrir une sorte de plaisir me troublait. Je n'avais pas eu à intervenir ouverte-

ment et mon désir de la garder près de moi se réalisait. Je ne diminuais en rien à ses yeux. Elle me conservait son estime et sa reconnaissance. Consciemment je faisais son malheur, misérable que je fus ! Oui, j'ose l'avouer j'ai abusé de sa confiance. S'il fallait qu'un jour elle vit clair en moi.

* * *

Enfin, Miki paraît à la grille, elle court en gravissant les degrés qui la sépare de la porte, très agitée elle entre dans le salon ne cessant de répéter : « Je l'ai sauvé, je l'ai sauvé. » Délirante de joie, elle essaye de rire, mais sa voix se brise dans sa gorge. Des larmes coulent de ses yeux, puis des sanglots précipités secouent ses frêles épaules. Lasse, elle se jette comme une enfant aux pieds de son tuteur. La petite avocate cache son visage ruisselant dans la couverture qui recouvre ses genoux.

L'homme qui s'achemine vers la vieillesse, avec des gestes d'une infinie douceur, caresse la chevelure qui retombe sur ses genoux. De son cœur, monte un élan de reconnaissance à Celui qui fait si bien les miracles. Miki avait gagné son procès.

— Pleure, mon petit, pleure.

Ils demeurent ainsi jusqu'à ce que la jeune fille soit calmée. Ému, le tuteur se dispense de demander des explications concernant le procès. La seule chose qui compte pour lui est la grande joie qui les confond en ces minutes solennelles.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Dès le lendemain, Jean-Marie faisait irruption dans la bibliothèque de Monsieur Morence. Aussi fiers l'un et l'autre, du succès de Miki, avec fièvre, ils parcouraient les divers journaux qui relataient le procès. Ils ne se lassaient pas de louer leur petite avocate.

— Comment m'expliques-tu Jean-Marie que tu aies pu retracer le couteau au dernier moment ?

— Voici, Monsieur Morence. La veille, durant la soirée, au téléphone Miki se désolait du fait qu'on ne pouvait produire aucune preuve. Une heure plus tard, en

traversant le village, je me dirigeai chez les Samson. Je trouvai Bill le frère de Joseph à la maison, il fumait sa pipe, l'air morne.

— Tu es seul, Bill ?

— Oui, reprit l'Indien, les enfants dorment.

— Tu n'as rien de nouveau ?

— Non.

— Si on avait mis la main sur le fameux couteau ; l'affaire aurait été facile. Dire qu'avec le couteau de Pit on sauverait tout de suite Joseph.

— On a cherché partout.

— Je sais bien que tout le monde a fait son possible. Il ne faut pas se décourager avant le temps. Bon, je m'en retourne. Bonsoir, Bill.

— Bonsoir, murmure l'Indien.

Le lendemain, à ma grande surprise, Bill se présente chez moi avec son jeune neveu, il était environ onze heures.

— J'ai le couteau, me dit-il, il n'est pas trop tard ?

— Non, il n'est pas trop tard, vite, montez dans ma voiture, nous allons à Montréal.

— Le petit aussi ? demanda Bill.

— Oui, lui aussi.

Sur la grande route, je dis donc : « Maintenant raconte-moi tout, sans rien oublier. »

— Hier, quand tu es venu, le petit Roland ne dormait pas, et il nous a entendu parler. Il ne voulait pas dire que c'était lui qui l'avait caché. Il avait peur de se faire battre. A matin, il me l'a donné en pleurant. « Battez moé pas, qu'il disait, je voulais le garder parce qu'il est beau. » J'ai pris le couteau et j'ai couru avec le petit, pour venir te le donner.

— N'aie pas de peine, Roland, dis-je au petit, je t'en achèterai un autre, un

pareil. On s'imagine ce que peut représenter un beau couteau à plusieurs lames, pour un petit garçon.

— Cet heureux dénouement me réjouit beaucoup, reprit Monsieur Morence. Présentement, Miki ne réalise pas la victoire qu'elle remporte, la gloire dont elle vient de se couvrir n'a éveillé aucun orgueil en elle. C'était l'Indien qu'elle voulait sauver, elle a réussi, elle est heureuse. Les honneurs ne l'atteignent pas, cette matière est secondaire à son point de vue. Après une pause, Philippe Morence, s'adressant à Jean-Marie, dit :

— Mon jeune ami, voilà où je veux en venir ce matin car j'ai beaucoup réfléchi ces derniers temps. Qu'attends-tu pour épouser Miki? Des événements comme ceux de ces jours derniers finiront par ébranler la santé de cette petite. L'opportunité de sauver un homme de la potence ne se présentera pas tous

les jours. D'ailleurs d'autres s'en chargeront.

— Oh ! vous n'avez pas à me convertir à cette cause, c'est Miki qu'il faut prêcher. Quant à moi, il y a longtemps que je suis prêt à l'épouser, répond le jeune homme étonné devant cette proposition.

— Cela devient ton problème. Débrouille-toi veinard. Ce soir, vous êtes invités à la fête au village, l'occasion est toute choisie. Demain, il faut que Miki m'annonce ses fiançailles ; autrement, je lui trouverai un mari moi-même. Ramène-la parmi les siens, son apostolat est là, je crois, et surtout aime-la bien toujours. Soutenue par toi, vous suivrez tous les deux la route du vrai bonheur basé sur la fidélité et l'amour. Je suis heureux de te la confier, comme j'ai été heureux de la protéger.

* * *

— Parrain, j'ai un conseil à vous demander, dit Miki l'air préoccupé.

— Oui, je finis de ranger ces volumes et je suis à toi dans quelques instants, ce n'est rien d'urgent je suppose, riant derrière sa fine moustache.

Le professeur ne sent aucunement le besoin de se hâter. Même devant la mine impatiente de sa pupille, jusqu'à la manière qu'elle a de tordre son petit mouchoir entre ses doigts nerveux ne l'émeut pas. Les bouquins placés, avec des gestes lents il allume un cigare.

— Il n'y a pas à dire, ce sont les meilleurs sur le marché. Quel arôme, ne trouves-tu pas Michèle ? Mais, au fait, tu as quelque chose à me demander ?

— Oui, dit-elle, et j'irai droit au but.

— C'est préférable ainsi, cela évite des complications, reprend paisiblement Monsieur Morence.

On dirait qu'il s'ingénue à me rendre la chose difficile. Lorsqu'il saura ce dont il

s'agit, il sera payé de retour, songe Miki. Elle se place devant son tuteur et plonge son regard dans le sien, à l'avance elle jouit de l'effet qu'une telle révélation produira sur lui.

— Voilà, Jean-Marie veut m'épouser dans un mois.

— Enfin, elle arrive à temps cette demande en mariage, j'espère bien que tu as répondu favorablement ; si tu ne veux pas coiffer Sainte-Catherine cet automne, répond-il avec calme, en secouant légèrement la cendre de son cigare.

Stupéfaite, elle pense ; cet homme se paye ma tête.

— Comment ! c'est tout ce que vous trouvez à me dire. Vous approuvez ce projet comme cela de but en blanc, sans plus réfléchir. Et ma carrière, que deviendra-t-elle avec cette proposition de mariage.

— On croirait que tu ne veux pas te

marier, tu ne l'aimes donc pas ce jeune homme ?

— Si je l'aime ! C'est mon meilleur ami, mais de là à abandonner ma carrière... Avant tout je me dois aux miens, je ne l'oublie pas, moi.

Devenant sérieux et presque paternel Monsieur Morence répond :

— Moi non plus je ne l'oublie pas. Il faut te marier Miki. Tu te dois de continuer la lignée de tes ancêtres. Cela aussi fait parti des volontés de ton grand-père. Dorénavant, ce sera en vivant avec eux que tu les aideras. Sois heureuse avec Jean-Marie ; lui plus que tout autre saura te comprendre et t'aimer. Va, Miki, du haut du ciel tes parents se réjouissent et sont fiers de toi.

* * *

Par un clair matin, sur la grande route la voiture des Morence roule vers

Mont D'Or. Le soleil brille de tous ses éclats. Nos passagers, le cœur léger, voient la nature sous un aspect de fête. Marthe qui contemple le paysage soudainement dit :

— Peux-tu m'expliquer Philippe comment il se fait que Michèle semble parfaitement heureuse avec Jean-Marie après avoir aimé Richard, car elle l'a aimé sincèrement ce dernier.

— Tes remarques sont justes, Marthe. Vois-tu, il y a dans Miki comme deux natures, c'est ce qui explique bien des choses chez elle.

Une demi-heure plus tard, ils assistent au mariage de Miki. Marthe, à la dérobée, essuie une larme. A ses côtés, Philippe sent son âme se libérer d'une obligation qui lui tenait tant à cœur.

Michèle et Jean-Marie sortent de la petite église paroissiale, unis pour la vie. Le bonheur qui réflète sur leur figure se

communique à tous ceux qui les entourent.

La noce a lieu dans la vieille maison de Miki qu'on a fait restaurer. Le regard plein d'orgueil, Jean-Marie et sa femme admirent les plaines qui s'étendent jusqu'à l'horizon.

— Michèle, nos deux terres réunis font le plus beau domaine de la région. Nos parents nous laisse le plus bel héritage, que nous transmettrons, comme eux à nos enfants.

Dans sa jolie robe blanche de mariée, Miki sourit à son époux.

— Jean, je t'aime.

L'attirant vers lui, Jean-Marie dit :

— Ce que tu peux être vraie femme, et comme je t'aime, je suis heureux de te savoir frêle près de moi, je me suis heurté si souvent contre ta belle assurance. Tu

viens à moi avec abandon et confiance comme je l'ai toujours souhaité. Oui, ma chérie, repose ta jolie tête sur mon épaule, dans l'avenir je serai fort pour deux.

FIN

Imprimé sur les presses
de l'Imprimerie Saint-Joseph,
Montréal.

Bibliothèques
Université d'Ottawa
Echéance

Libraries
University of Ottawa
Date Due

CE 00

a39003 012941653b